
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

CATHERINE II

SA COUR ET LA RUSSIE

EN 1772.

CATHERINE II

SA COUR ET LA RUSSIE

EN

1772

PAR

SABATHIER DE CABRES.

DEUXIÈME ÉDITION.

A. ASHER & Cie.
BERLIN, UNTER DEN LINDEN N° 11.
1869.

Gift of Jerome B. Landfield

PRÉFACE.

C'est de la Bibliothèque de feu Mr. le Marquis de Chateaugiron que provient le manuscrit du Mémoire que voici.

Mr. de Chateaugiron, bibliophile connu par son érudition et son esprit, a mis deux notes autographes à ce volume. L'une, en tête du titre, dit:

l'auteur de cet ouvrage est Mr. Sabathier de Cabres,

l'autre, en bas de sa dernière page, porte:

Certifié conforme à l'original (*en* 1803)

H. le Prestre Chateaugiron. Per Secaire de Legon en Russie.

Le manuscrit, relié en maroquin rouge par Bozérian, se compose de 80 feuillets; il est évidemment écrit par un copiste; les pièces qu'annonce l'auteur à la fin, comme cotées B, C, D, E, ne s'y trouvent pas.

Nonobstant le certificat de conformité ci-dessus, la phraséologie passablement embrouillée de Mr. Sabathier de Cabres a induit maintes fois le copiste en erreur; nous avons tâché d'y remédier par de légères corrections dans les endroits, où ces erreurs

étaient par trop manifestes, sans rien changer cependant ni aux idées, ni aux termes employés pour les rendre.

Tout document historique est précieux pour la postérité; c'est pourquoi nous livrons celui-ci au public, sans être retenus ni par la crainte de blesser qui que cela soit (ce qui serait tout à fait contre nos intentions) — ni par ce faux patriotisme que nous autres Russes stygmatisons si bien par la dénomination acerbe de *kvasnoï* (patriotisme du *kvass*).

Les appréciations de l'auteur roulent sur trois points principaux: — il dépeint les personnages de la cour de Russie en 1772, — il apprécie à son point de vue la personne et les actions de Catherine II, — il dit enfin son opinion sur le caractère des Russes et sur l'avenir dont il croit leur pays susceptible. Notons que l'ouvrage, adressé au Roi de France par son agent, ne pouvait être que sérieux et par la forme, et par l'expression.

Au moins deux générations éteintes sont entre nous et ceux qui composaient alors la cour de Russie; nous avons trop bonne opinion de la troisième ou quatrième générations pour supposer que les plus chatouilleux puissent être offusqués par la manière dont s'exprimait alors un étranger sur le compte de leurs ancêtres promus depuis longtems au rang de personnages historiques.

Si les opinions de l'auteur sur la personne de la Souveraine et sur son règne sont loin des louanges exagérées de quelques uns — elles sont tout aussi loin des invectives que d'autres ont prodiguées à ce sujet. Tenons lui gré de l'impartialité dont il tâche de faire preuve et convenons avec lui que sous le règne qu'il narre — les vrais intérêts du pays fûrent trop souvent sacrifiés à une vaine gloriòle.

En dernier lieu viennent les opinions peu flatteuses du diplomate sur le caractère de la grande famille Russe et les prophéties de mauvais augure qu'il prononce sur l'avenir de la Russie. C'est avec une satisfaction particulière que nous communiquons les unes et les autres, car, depuis 1772, les Russes et la Rüssie ont donné et continuent à donner d'éclatans démentis aux opinions et aux prévisions de Mr. Sabathier de Cabres. Soyons lui reconnaissans de cette occasion qu'il nous offre de nous livrer à un légitime orgueil! Quant à ce qu'il pourrait y avoir encore de vrai dans son dire (et nous ne contestons pas que tel ne soit encore souvent le cas) tâchons d'en faire notre profit. Ni plus ni moins que tout autre MAJESTÉ — leurs MAJESTÉS les NATIONS ne peuvent que gagner à apprendre ce qu'on pense d'ELLES!

Baden-Baden, 30 Juillet 1861.

S. S.

SOMMAIRE DU MÉMOIRE.

I. Ce que la Russie est en elle-même.

II. Usage que fait de cette masse informe le Prince qui la dirige.

III. Relations praticables de la Russie et sa manière d'être actuelle avec la France.

MÉMOIRE

SUR

LA RUSSIE

EN 1772.

PAR UN AGENT DE LA COUR DE FRANCE PRÈS CELLE DE

ST. PETERSBOURG.

J'ai reçu le 27 décembre 1771 les ordres de Sa Majesté, en date du 2 du même mois, concernant la rédaction d'un mémoire relatif à l'Etat politique Intérieur, à l'administration de la Russie, au caractère et aux passions du Souverain; aux sentimens et aux affections des gens en place, de tous ceux qui ont une influence directe ou sourde, qui paraissent être sur le chemin du crédit, aux faits les plus récents et même aux anecdotes particulières et secrètes qui peuvent faire connaître les différents personnages de la Cour de St. Petersbourg et intéresser d'une manière quelconque la curiosité du Roi.

Le dérangement de ma santé m'ayant à peine permis de suivre le cours de mes différentes correspondances, je n'ai pu m'occuper aussitôt que je l'aurais dû, d'un travail qu'il était aussi intéressant pour moi de ne pas laisser en arrière. — Je me flatte que le ministère du Roi n'attribuera point ce délai forcé à une négligence répréhensible; mais je n'ôse espérer qu'il trouve dans le fonds et dans la forme du mémoire que j'ai l'honneur de mettre sous ses yeux un dédommagement de mon défaut d'exactitude: Elle était le seul mérite que je pouvais me promettre de mon zèle; ma ponctualité eût au moins compensé ce que

je ne saurais attendre de la faiblesse de mes lumières. Je tâcherai d'y suppléer par l'impartialité la plus austère, par des résultats peu brillants, mais sans cesse soumis au creuset de la discussion et de l'examen intérieur, par mon attention religieuse à écarter les vraisemblances qui défigurent si souvent la vérité et par la candeur inaltérable de mes rapports.

MÉMOIRE.

La Russie peut-être considérée sous trois aspects:

1° Ce qu'elle est en elle même.

2° Dans l'usage que fait aujourd'hui de cette masse informe, le Prince qui la dirige.

3° Dans ses relations praticables et dans sa manière d'être actuelle avec la France.

Le premier point a été traité tant de fois qu'il serait superflu de contredire ou d'adopter dans un écrit limité les assertions connues des voyageurs et même des Ministres Étrangers qui ont résidé à Petersbourg de la part des differentes Puissances de l'Europe. Les relations des premiers ont le plus souvent le vice des compilations faites légèrement, sans économie sans vues et d'après les habitudes et les affections particulières de l'observateur: je dois cependant en excepter l'ouvrage de l'abbé Chappe. L'ardeur qu'il avait de s'instruire, son intimité avec M. M.

de Breteuil et de Mercy, lui ont fait assez saisir l'ensemble des choses; le coup d'oeil rapide qu'il a jeté sur la Russie dans son voyage à Tabolk, lui a procuré l'avantage local de vérifier quelques uns des principes qu'il avait puisés chez ces Messieurs, et en général ils sont aussi sains que la plupart des conséquences m'en ont paru bien déduites. La sensation incroyable que son livre a fait ici prouverait qu'à bien des égards il a touché le but, si je n'en avais d'ailleurs recueilli des témoignages multipliés, fortifiés par les aveux secrêts des Russes. Le feu abbé Chappe a été et est encore l'objet de l'exécration de Catherine II et de sa cour. L'academie de cette ville avait eû l'ordre de découvrir des erreurs dans la partie astronomique; mais comme celle là n'est pas soumise aux ukases, qu'on voulait le refuter à quelque prix que ce fut, et qu'il eût été dangereux et peut-être difficile de s'appuyer sur une plume étrangère, on a fabriqué ici ce misérable Antidote, rédigé avec aussi peu de methode et de style qu'il est rempli d'injures contre la France, de faussetés, d'humeur et de pretentions de tout genre. On peut aisément y reconnaître l'esprit et la main d'une femme; j'ai plus d'une indication que ces foudres ont été forgées par elle-même. Le peu de succès qu'a eu cette brochure a fait supprimer la publication du deuxième volume. On l'a attribué au feu comte de Pouskin, directeur des Mines qu'on n'en avait pas même soupçonné de son vivant. J'y ai retrouvé les propos de Catherine II, de la Princesse d'Askow et de ses échos, ses tournures, ses phrases favorites, et sa diction toujours étrangère, lors qu'elle ne prend pas le soin de la faire rectifier. En un mot, sans être à portée

de me le démontrer, j'ai plus d'une raison de croire fermement que cette Princesse est le véritable auteur de l'Antidote. J'espère qu'on me pardonnera cette digression en faveur d'une particularité qui n'est pas indifférente pour le developpement plus marqué de son caractère. Quant aux notions fournies sur la Russie par des Ministres publics, il ne m'appartient pas de les juger; cet examen serait de trop longue haleine. Les circonstances ont changé, les moindres variations culbutent les combinaisons les plus plausibles dans un moment donné et il en est peu d'assez invariablement fondées sur la nature des choses pour qu'elles ne soient pas effacées par le cours des évenements. Je dois cependant dire, et je le fais sans motif personnel, n'ayant nullement l'honneur d'être connu de lui; que le mémoire remis en 1763 par M. le Baron de Breteuil, est aussi profond et aussi applicable au temps présent que pouvaient le permettre les intérêts et les intrigues compliquées d'une cour à peine établie. Il a dû croire à la possibilité d'une révolution et à peu près à la certitude d'entretenir et d'exciter au besoin le feu de la sédition. Peut-être a-t-il trop présumé du vol de la Russie et de la consistance préjudicible à la nôtre où l'opinion, ses forces réelles et son ambition demesurée pouvaient la conduire. Peut-être ses apperçus ont ils été la première origine des engagements actuels qui, loin d'abatre l'epouvantail comme on s'en était flatté, ne feront que le présenter sous un point de vue menaçant. Il est au moins certain que son jugement s'appuyait alors sur le rôle qu'elle jouait dans le nord, et sur la connaissance intime de la vanité dévorante de la Souveraine.

Je n'ai donc pas à découvrir de nouvelles terres. Il me suffira de m'écarter des routes équivoques, de suivre celles qu'une main habile m'a tracées et de diriger ma marche par l'expérience et par le desir plus ardent que proportionné à mes moyens de fournir à la satisfaction du ministère du Roi, la carrière qu'il m'a prescrite et dans laquelle je serai guidé par ses instructions.

L'empire de Russie n'est ni aussi puissant qu'on le fait, ni aussi faible que le supposent ceux qui le voyant enfin de près, se trouvent obligés de déposer la plupart des hautes idées qu'ils s'étaient formées. Je ne crains pas de répéter qu'il doit être calculé en raison inverse de son étendue et composée de la nullité de ses voisins; mais cette existence réellement médiocre en elle-même est quelque chose de considérable relativement aux nations faibles, divisées et pour ainsi dire anéanties avec qui les grandes cours ont des liens ou des convenances quelconques; elle les réduit, en effet, à l'état avilissant de n'occuper qu'un espace géographique dans le systême de l'Europe. Si l'intérêt d'un tiers ne menaçait de dénaturer celui de la Pologne, et que les cabinets s'accoutumassent à voir à cette dernière ainsi qu'aux autres pays du Nord une constitution apathique — il n'y aurait plus qu'à étudier celle de la Russie, qui serait bientôt connue et que le défaut de frottement pourrait même déterriorer, politiquement parlant.

Je ne dirai rien de l'extension immense des limites

Russes; je me contenterai de relever une erreur assez commune, basée sur le raisonnement suivant: „La Russie „est plus vaste que ne l'était l'Empire Romain. Si elle „se peuplait jamais à proportion; que les arts, le com- „merce, la navigation y fleurissent, elle serait la première „Monarchie du monde, à moins qu'elle ne finit par se di- „viser en plusieurs souverainetés, dès que sa vigueur et „son énergie ne permettraient plus de l'assembler en une „seule tant de provinces florissantes. Si le Czar a des „talens, des vues grandes, solides, utiles, il travaillera à „opérer ces miracles. Catherine II s'en est occupée avec „des succès constans et soutenus. — Vous avez entendu „célébrer ses lois, ses soins vigilans, ses établissements „aussi nobles qu'avantageux; sa tolérance, l'accueil qu'elle „destine à tous les êtres, son empressement à attirer chez „elle les malheureux de tous les pays. — Nous nous étions „représenté les Russes comme des barbares; nous les voyons „aussi maniérés et aussi bien élevés que les hommes les „plus policés. Le Czar était à peine nommé avant Pierre I[er]; „que de progrès depuis 60 ans! — S'ils croissent avec „la même activité, que ne doit on pas en attendre! et il „est incontestable que cet accroissement ne peut plus „être retenu; tout l'annonce. Les Muses et l'Eloquence „étrangères le publient; l'Europe doit redouter un colosse „formidable qui acquiert par tous les canaux de la circu- „lation le sang, la chaleur et une nouvelle vie."

Il n'y aurait qu'une réponse à faire à toutes ces belles spéculations et ce serait celle des Lacédémoniens à Philippe: Si! — Je me bornerai à les attaquer par des assertions positives; les lumières supérieures du ministère

du Roi, les détails de ma correspondance et la facilité que j'aurais à les étendre et à les revêtir de l'évidence requise me font espérer qu'il daignera les admettre sur ma parole et qu'il me saura gré d'eviter la prolixité de la discussion.

1°. Il est moralement impossible que les Russes parviennent à former ce qu'on appelle une nation. — L'avarice alliée à la prodigalité, la mauvaise foi, la bassesse servile et rampante, l'insolence et la vanité seront les productions éternelles de ce sol ingrat; — les formes d'Europe — l'engrais qui les poussera à leur dégoutante maturité, et le Prince — le Jardinier qui osera présumer avoir les fruits du midi quand il en présentera la forme, la couleur et l'écorce. Tel est et sera à jamais le Russe prétendu civilisé; je le dis à regret. — Il se plie à ces apparences avec une facilité et une sorte de grâce qui lui donne à une certaine distance une ressemblance humiliante avec le Français; mais rien ne rachète ces travers exterieurs. Les Russes ont tous nos défauts sans avoir aucune de nos qualités aimables, avec quelqu'adresse qu'ils copient nos frivoles agréments; — nos vertus leur sont étrangères et ils conservent les vices barbares en les pliant à tous ceux qui sont inséparables de la sociabilité; il n'est presque pas d'exceptions à ces regles: Tout ce qui tient au genie est mort pour eux; — ils ont peu de véritable esprit, et encore moins d'instruction; leur conversation est insoutenable. Mais les étrangers les voient en courant; l'amour-propre est captivé par leurs adulations; ils ont des talons rouges; ils prononcent bien les mots qu'ils savent machinalement de toutes les langues; —

ils sont complaisants et aisés dans le commerce; en un mot ils participent au sentiment si vain qui fait trouver ingenieuses les réponses des Ambassadeurs Turcs. — J'ajouterai qu'ils sont supérieurs dans la partie de l'esprit qui tient à la personnalité: Leur pénétration est extrême et je les compare sur ce point aux brutes, qui devinent souvent ce qui échapperait à la sagacité de l'homme, distrait par d'autres idées.

On sent assez qu'il n'est pas possible de peindre de tels êtres. — Il faut tremper le pinceau dans toutes les couleurs et vous aurez un mélange incohérent et qui n'aura de coloris que par la pétulance, la légereté, l'inconséquence, la dissipation unies aux inclinations les plus atroces. Un Russe n'est jamais plus Russe que quand il n'a pas de chemise et qu'il est couvert de diamants; qu'il manque chez lui du nécessaire et qu'il étale une voiture élégante; qu'il refuse vingt roubles à un malheureux ouvrier, et qu'il risque sur une carte, le prix de sa dernière terre et qu'il sacrifie toute sa fortune à l'appetit passager de la fantaisie la plus futile. On m'a souvent voulu persuader que les Gentils-hommes et surtout les Paysans de l'Intérieur, sont naturellement bons, vertueux et hospitaliers; — la crainte, la servitude et l'absence des besoins, les montrent tels. — Ils ont à peu de choses près, les moeurs des Tartares. — Appelez-les à Petersbourg, ou à Moscou; changez leur état; montrez leur les objets de luxe; habillez-les ... en vingt quatre heures ils ne vous offrent plus rien de leur première allure: l'Instabilité Russe est toujours prête à adopter tous les jours celle des autres nations. — Ils ont au moral l'agitation toujours trompeuse

et perdue du singe. Mais ce qui leur est le plus homogène doit venir de France, et c'est en vain que l'Anglomanie ainsi que l'exemple et les préceptes de la cour, opposent de faibles barrières à cet amour irrésistible, le seul sentiment décidé que j'aie sû leur découvrir.

2°. Il est absurde d'imaginer que la Russie puisse être entièrement peuplée. — Il est des provinces, sans compter les déserts de la Sibérie, qui ne sauraient jamais l'être. Les bonnes, telles que les gouvernements de Moskow, de Novogorod, d'Ukraine, de Varonetz, de Casan, plusieurs points du cours du Wolga, le sont naturellement, et l'on ne tire pas le parti qu'on pourrait tirer du nombre des habitants, encore moins pense-t-on à l'augmenter par des moyens doux, humains, nationaux, les seuls admissibles.. Le mépris de l'Espèce perce dans tous les procédés du gouvernement et ses agents les exécutent avec la barbarie la plus révoltante. — Il est aisé de trouver dans l'Esprit des Lois et les essais des philosophes des maximes et même des vues sur ces abus destructeurs; mais il est presqu'inpraticable de corriger les moeurs et les usages enracinés qui les engendrent. Au lieu de faire des hommes avec des hommes, Catherine II rivale Deucalion, a voulu peupler ses états avec de l'argent. — Elle y a attiré par une opération qui eut dû exciter l'indignation générale plus de cent mille âmes livrées à une police absurde et sanglante; à peine quarante mille personnes ont échappé à l'incurie, à la malpropreté, à la misère: Elles mangent le pain de la douleur dans le désespoir et dans les larmes. — Il en a coûté plus de six millions de roubles; mais l'éclat était fait; le beau manifeste

publié et les gens de lettres avaient chanté les merveilles de l'âge d'or!!! . . .

Que n'a-t-on pas dit sur ce code de Lois qui ne verra jamais le jour et auquel on ne pense presque plus? des lambeaux épars, souvent mal cousus et presque toujours inexplicables de Montesquieu, on fait regarder L'INSTRUCTION de Catherine II comme un ouvrage, la comédie jouée à Moskow — comme le gage instant de son exécution. En attendant, rien n'est même préparé; rien ne s'achevera et la Russie offrira toujours aux étrangers le tableau sans cesse animé du brigandage, de la corruption, de l'impunité. — Ce ne sont par les Lois qui manquent; ses prédécesseurs eu ont assez publié et souvent de très sages; — ce sont les lettres, les Juges, la volonté immuable et l'habitude de faire rendre la justice. — Ce désordre est inhérent aux gouvernements despotiques. — Les efforts qu'on a supposés à celui-ci pour chercher un doux repos dans le sein fertile et maternel de la Monarchie, ne sont que l'inquiétude malade d'un homme prépotent et blasé, qui envie la santé et la gaieté tranquile du Laboureur. Il n'est pas inutile de remarquer qu'il y a eu des Députés qui on vendu la médaille d'or, qu'ils doivent tous porter à la boutonnière; — elle a été regardée comme un ordre de plus et le dernier de tous.

3°. Les arts ne fleuriront jamais en Russie et n'y seront pas même portés au point où ils sont en Allemagne. — Ceux qu'on nomme libéraux, y seront exercés par des Etrangers payés à grands frais, qui perdront à la longue une portion de leurs talents et ne feront pas d'élèves au-dessus du médiocre. — Les autres arts auront

le même sort tant qu'ils ne porteront pas plus ou moins sur les objets de l'industrie Russe. — Celle-ci se borne à manier avec adresse la hache et le marteau, et, en cela, tout ce qui naît ici, apporte une aptitude surprenante; mais, pour être naturelle à chacun, elle est rarement poussée jusqu'à la perfection. Dans les autres parties, qui tiennent au luxe et à l'industrie d'une manière quelconque — les nationaux ne passent pas la ligne que leur essence même semble leur avoir prescrite. — On débauchera sur tous ces articles; on attirera des ouvriers français, allemands, anglais. — Ne fait-on pas ici des tapisseries de haute-lisse et des Porcelaines? — N'imite-t-on pas à Moskow les dessins de Lyon? Tous ces ouvrages sont aussi chers qu'imparfaits. Le débit en est très restreint même dans le pays où, malgré les Douanes, les étrangers auront toujours la préférence. On ne voit dans les boutiques que leurs étoffes et leurs différentes inventions; à la quincaillerie près, celles de France y ont un crédit et jusque dans le peuple, un attrait que rien ne saurait balancer. Ce crédit s'étend sur tous les détails de la parure et de la frivolité et le moindre petit marchand s'attache à en présenter l'assortiment et l'étalage. — Les travaux quelconques faits en Russie peuvent être finis jusqu'à un certain point dans une occasion de parade et de commande; — en voilà assez pour acquérir quelque réputation au-déhors. — Il faut remarquer que, si les Russes étaient capables d'atteindre à la perfection ou de s'approprier la main d'oeuvre, l'entrée de leurs états serait à jamais fermée aux étrangers; — le besoin seul les fait accueillir et les sauve très rarement des dégouts, des noirceurs

et du traitement perfide que leur prépare une antipathie irradicable.

4°. Le commerce sera toujours ici dans l'enfance à moins qu'on ne parvienne à y changer les âmes, les habitudes et le gouvernement. Le Russe est de tous les hommes, le plus avide et le plus rapace. Le vol lui est si familier, il est si commun d'en trouver des exemples chez les gentilshommes qualifiés, qu'il n'est pas étonnant que l'astuce mercantile portant sur cette base subtilise et multiplie à l'infini les friponneries de tous genres. On n'a point oublié que les Juifs ayant voulu autrefois former un établissement en Russie, ils offrirent des avantages à Pierre Ier, qui les refusa en disant qu'il avait déjà assez de juifs parmi ses sujets. — Le commerce en grand au dedans et au déhors est en quelque manière inconnu; on ne voit que de petits marchands en détail ou des monopoleurs qui font des gains énormes au détriment des autres. — L'usure est une lime sourde qui attaque tous les états; elle est aussi criante qu'inpunément pratiquée par tous ceux qui ont des fonds. — On prend jusqu'à 60 % avec des gages et cet appas est trop séduisant pour ne pas nuire aux autres branches. — Les lois ne favorisent pas le commerce. — Ces grandes maximes: Liberté, Sureté, propriété, sont des mots vides de sens. — La profession de commerçant est basse et avilie; l'absence des moeurs la laisse avancer impunément à des scélérats exercés. Il y a ici un homme condamné aux galères qui a plus de cent mille roubles de biens et qui s'est libéré en payant à la fois le montant de la somme annuelle moyennant laquelle on peut s'affranchir de cette peine.

Comment se fait donc ce commerce si intéressant, si profitable des matières premières? — Il est entre les mains des Etrangers et la factorerie anglaise le fait presque tout entier. — Elle n'a d'autre privilège par le traité de 1776, que celui de payer la douane en cuivre et de n'être justiciable qu'au Collège du commerce. Ces privilèges très essentiels; la circonstance politique, le nombre des maisons, la solidité de leur manière d'être, l'expérience, la sagesse et l'union ne contribuent pas peu à les rendre efficaces. — Malgré cela, les Anglais sont souvent trompés; les dépenses excessives les minent et consomment leurs profits; — il y a ici peu de maisons vraimént riches, et cette branche du Nord tient plus à la gloriole Britannique et à l'étendue de la navigation qu'à l'avantage marqué de ceux qui y consacrent leur temps et leurs peines. On en a tant dit sur ce sujet important et nous sommes si loin d'être en mesure d'entrer dans aucune concurrence avec les Anglais, que je ne me livrerai pas à un examen plus approfondi; — il me suffit de juger et d'avoir assez clairement indiqué que les indigènes n'agissent que d'une manière passive intérieure et que leurs lumières sont aussi bornées dans cette partie que dans toutes les autres.

Il est vraisemblable que cette balance prétendue si favorable ne tardera pas à être culbutée par les douanes, le luxe, les productions du dehors et la contrebande. — Il faut payer avec du fer, des mâtures, du blé, du chauvre et du cuivre les droits du Prince et les gains immenses des marchands. Catherine II s'est déchainée et a dirigé tous ses soins contre la parure et l'élégance. Vains efforts! La recherche dans les meubles, les maisons et la table,

ont d'abord été un nouvel objet pour la prodigalité; en même temps que l'ancien luxe n'a rien perdu de ses droits; bientôt les Russes les réuniront tous, sans moyens pour les satisfaire. Le tarif est dressé d'après l'animosité toujours plus ardente contre la France; c'est présenter un appas de plus à la fraude. — La mauvaise, ou, pour mieux dire, la fausse monnaie battue sous ce rêgne a presque doublé le prix des denrées. — Les goûts croissent et varient à l'infini et il faut qu'enfin les fruits de la terre n'aillent pas au-delà (toutes choses égales d'ailleurs) de la réunion de tant de contributions et de sorties extérieures. — Dans ce cas quelles peuvent être les ressources de la Russie et que deviendrait-elle, si le mal empirait? — Je donnerai une idée des vues de ces administrateurs en disant que, tandis qu'ils s'amusent à imposer des droits exhorbitants sur certaines qualités de vins et surtout sur ceux de France, ils laissent entrer annuellement dans un pays abondant en grains pour 300,000 Roubles de Bierre d'Angleterre, quoique cette bierre fasse un tort notable à la leur, sans qu'on en boive une goute de vin de moins; au contraire, l'importation du vin est tous les ans plus forte.

5°. J'ai souvent ouï dire à M. le chevalier Knowles que les principes fondamentaux d'une marine étant les côtes, la pêche et le cabotage, les Russes doivent y renoncer à perpetuité, attendu qu'ils ne compenseraient jamais ces trois points par un talent qui leur manque encore plus. Toutes les notions, l'examen de la marche, et des procédés de l'Amirauté confirment la décision de cet officier habile et profond, décision qui n'est pas contre-

dite par l'incendie de quelques carcasses turques et par l'apparition de quelques vaisseaux russes dans l'archipel. — Sans le Danemarck, ils n'auraient pas franchi le Sund et l'on sait du reste tout ce qu'il a fallu faire dans les ports de la Grande-Bretagne pour les mettre en état de passer le détroit de Gibraltar. — Ces rapieçages se renouvellent encore à Paros, à Mahon, à Livourne. — Ils auront sans doute des Bâtiments parce qu'ils ont du bois et du chanvre; mais le chêne de Casan n'est pas bon; ceux qu'on a cultivés dans la province de Novogorod, ne sont pas encore assez avancés pour en faire l'essai et vraisemblablement ne seront pas assez nombreux pour y compter. — L'Eau de la Mer Baltique a des inconvenients; les Vaisseaux n'y durent pas plus de dix ans; la construction en est défectueuse; M. Knowles ne la changera pas. — Les 200,000 Roubles affectés par Pierre I[er] à l'Amirauté seront gaspillés par les Employés et rendront annuellement deux machines assez mal entendues. — On en retirera à peu près autant du chantier d'Archangel, pour lequel la couronne destine quelques sommes suivant l'occurence. Des paysans ne deviennent pas matelots comme on les fait soldats; ceux qui retourneront de la Méditerranée ne formeraient un fonds durable que dans le cas où d'autres campagnes éloignées feraient joindre régulièrement des recrues au petit nombre échappé aux fatigues de celle-là. — L'antipathie pour la Mer n'est pas facile à vaincre et les officiers Russes, si méprisables sur terre, ne seront ni plus braves ni plus éclairés sur l'élement qu'ils ont en horreur.

6°. J'ai observé que les colonies n'avaient pas ame-

lioré la population; des tentatives ultérieures ne seraient pas plus fructueuses, si l'insouciance des autres états, les facultés et le désir de la Russie les faisaient reprendre encore. On fixe à-peu-près le nombre des habitants de cet empire à dix huit millions d'âmes. La peste et la guerre doivent l'avoir diminué d'un million et peut-être davantage. Ce total n'est rien en le comparant à l'espace démesuré sur lequel il est éparpillé. — Plusieurs peuplades sont sans valeur et il ne peut être considéré comme dans les autres pays. L'homme est serf; il fait partie de la terre et c'est par lui seul qu'elle rend au seigneur qui perd tout, en le perdant. — Il ne dit pas: J'ai tant de revenu; mais j'ai tant de Paysans et chacun me donne un, deux, trois roubles. La dépopulation fait ici plus sensiblement que partout ailleurs, une cascade qui va du sol au noble et de celui-ci à toutes les branches du corps politique jusqu'au chef. — Il n'en est pas moins vrai que le despotisme peut momentanément employer tous les sujets et que ces restes de vigueur peuvent offrir au dehors, l'apparence de la santé. Le plus grand travers de la Russie a été de s'immiscer dans le système politique de l'Europe. Il fallait n'y avoir que des liens de convenance, de civilité; menager et flatter toutes les cours; attirer tous les citoyens du monde; se borner uniquement à faire fleurir les arts utiles; restreindre le goût ou plutôt la rage asiatique pour un faste grossier; ne pas l'éclairer sur les recherches des nations corrompues; penser à la glèbe et à l'espèce; la conserver, l'annoblir, l'accroitre; multiplier les rapports intérieurs, y tout consacrer; en un mot, peupler des déserts et favoriser la mul-

tiplication dans les contrées plus heureuses; faire des Russes et une Nation. — Au lieu de cela, on a oublié les hommes, ou l'on ne s'en est occupé que pour les mouler sur des formes incertaines, contradictoires, destructives du fond qui pouvait être amelioré. — Par l'appetit d'une vaine gloire et d'un rôle en Europe, on s'est mis dans le danger éminent de ne plus jouer que celui qu'on devra à l'opinion ou à des calculs assis sur des événements mal appréciés. — Je le dis donc positivement, la Russie, loin d'obtenir un plus grand nombre d'habitants, verra diminuer celui avec lequel elle a paru sur la scène. Cette assertion est indépendante de la peste qui lui donne un nouveau dégré d'évidence.

Ce coup d'oeil rapide suffit pour démontrer que la Russie est encore loin de former un ensemble solide et que les causes physiques et morales s'opposent à ce qu'elle atteigne de longtems au point, où tant de spéculateurs se plaisent à la porter. — Je réserve pour la seconde partie de mon examen des applications qui éclairciront ces principes jetés avec plus de vérité que de methode.

Je ne rapellerai point ici les événements qui ont placé Catherine II sur le trône, son ingratitude et sa perfidie envers ceux qui ont pu l'aider à y monter, son ancienne haine contre la France et la Maison d'Autriche, l'Inutilité des soins et des dépenses de celle-ci pour la

captiver quand elle était Grande-Duchesse et la futilité des espérances qu'elle a pu nourrir encore après son avénement. — L'Enthousiasme aveugle de cette Princesse pour le Roi de Prusse s'est assez manifesté au mépris même de ses vrais intérêts et de la réputation d'habilité et de domination à laquelle elle aspire, pour que Leurs Majestés Impériales aient dû renoncer à l'espoir de rétablir de son vivant l'ancien systême. — Elle nous hait personnellement et sans retour; mais Elle est politiquement, par reflexion et avec moins d'aigreur — aussi décidément contraire à la Cour de Vienne. — Ces deux causes produisent le même effet, effet qui ne pouvait être suspendu que par l'intervention immédiate de quelque circonstance majeure. — Le Ministère Impérial devait à cet égard être aussi désabusé que celui de Sa Majesté. Catherine II rêgne, et, quoi qu'on en ait pu dire, rêgne aussi tranquillement qu'Elisabeth. — Examinons un moment sa position et motivons ce Jugement déja établi dans plusieurs de mes relations ad hoc.

En général, la marotte de toutes les cours de l'Europe était de croire celle de Petersbourg divisée en deux partis puissants, toujours agités, prêts à en venir incessamment aux mains. — Les Polonnais regardaient les délibérations relatives à leur pays comme le prix de la victoire de l'un ou de l'autre; — les Suédois envisageaient des changements favorables dans le résultat d'une affaire décisive; — le Danemarck y veillait avec crainte et respect; — le Roi de Prusse n'a jamais été sans inquiétude; — les Villes anséatiques et les autres petits Etats disaient avec l'âne de la fable: „Quid ad me clitellas dum portem

meas?" et chaque Cabinet combinait de loin de nouveaux rapports avec lui-même et des différences essentielles dans l'usage de la masse moscovite.

Sans répéter ici ce que j'ai exposé dès les premiers moments de ma résidence, j'ai cherché à vérifier l'existence et surtout l'action de ces deux partis. Je n'ai trouvé que des squelettes décharnés, des noms vains, des dispositions applicables à tout autre objet, mais dont aucune n'indique la présence de celui-ci. Il ne faut pas s'attendre à trouver chez les Russes la marche des principes admis par les autres nations; — ce qui partout caracteriserait l'Esprit d'un peuple et servirait à faire calculer ses actions dans une circonstance donnée, n'est ici qu'un fait isolé. — Ils ne sont susceptibles que des impressions instantanées, stupides et frivoles de la faction; et ils le sont, parcequ'ils voient leur avantage subit dans les mouvements qu'ils n'ont pas pris la peine d'arranger. Mais un système suivi, des liaisons étroites, une chaine, un ensemble, des vues éloignées, méditées dans le silence, préparées avec art, exécutées avec prudence et courage ne sont pas à leur portée: Leur légereté les en rend incapables; leur lâcheté les en écarterait, et la basse perfidie, qui ne les abandonne jamais, les rendrait impraticables. — C'est de ces principes, ou, pour mieux dire, de l'absence de tout principe raisonnable, qu'on doit partir pour juger le véritable état de la Cour de Pétersbourg. Les révolutions passées et surtout, l'Evénement qui a si bien réussi à Catherine II en offriront mille preuves pour une. Quand on ne lira pas le dernier dans des relations embellies, on verra que, malgré l'urgente nécessité qui lui

arrachait cet effort du désespoir et la réunion de tous les accidents fortunés que le hasard a fait naître en sa faveur, — jamais elle n'eût consommé cette entreprise vulgaire, si la malheureuse et plate victime de son usurpation n'eut été le plus fidèle et le plus actif de ses Conjurés. Catherine II n'ignore ni les idées étrangères sur sa situation, ni le concours des causes qui devraient la rendre précaire et chancelante. — Elle a dirigé toutes les branches de son pouvoir à l'affermir; elle a rempli les places de l'administration intérieure et de la police, d'hommes nouveaux qui lui doivent leur fortune et qui sont aussi intéressés qu'elle-même à la conservation de leur bienfaitrice et de leur soutien; mais surtout elle a mis les Gardes dans sa main; elle s'est assurée des Chefs; les officiers sont des Gentils-hommes pauvres et parvenus; le nombre des soldats est diminué de près de moitié; on ne les compléte pas; on en a expatrié des détachements, comme si on pensait de loin à les éteindre ou à les réduire au sort des autres régiments; les Orlow veillent sans cesse sur ces corps qui leur sont dévoués et sans la participation desquels, en quelque délabrement qu'ils puissent être, on ne produira jamais dans la capitale un changement que les autres points de l'Empire seront toujours prêts à accepter sans examen. — Cette esquisse suffit pour démontrer qu'un complot quelconque n'est guère admissible parmi la seule espèce de gens qui pourrait le rendre efficace. Les différents intérêts, la division entre les familles, l'incertitude de la récompense, l'assurance de la trouver dans la révélation, le penchant irrésistible à la trahison et l'attention infatiguable des créatures de Ca-

therine; Son habilité supérieure dans les manèges; Son coup d'oeil infaillible sur ceux de ce genre, feraient avorter tout plan qui devrait être mûri par le temps et par des démarches combinées.

Cette Princesse est-elle donc invariablement affermie sur le trône? — Je ne suis pas plus disposé à le croire qu'à penser qu'elle peut en tomber facilement. Toute la Nation la déteste, comme souveraine, comme étrangère, comme marâtre usurpatrice. Son fils est adoré comme patriote et comme Prince héréditaire. Des germes oiseux et inféconds de tumulte et de rebellion poussent de temps en temps dans les provinces. — L'affaire de Moskow en a assez manifesté la nature. — L'absence absolue de chefs et d'hommes capables de les vivifier, laissera toujours à la vigilance du Gouvernement la liberté de les étouffer aisément. — On peut toutefois être trompé par le spectacle habituel de l'impudence et du mécontentement qu'elle exprime. Il ne se renferme pas dans ces plaintes timides qu'ôsent à peine articuler des âmes absorbées par le despotisme; l'audace est dans la bouche et la pusillanimité dans le coeur! — On parle assez librement à Pétersbourg; mais à Moskow vous croiriez être parmi des republicains qui viennent de secouer le Joug de la tyrannie. — La Cour arrive-t-elle? vous ne voyez plus que les plus rampants des Esclaves! Sa présence et ses gardes dissiperont toujours ces fumées vagues d'indépendance et de sédition.

Cependant, la haine qu'on porte à Catherine II, la multiplicité des Impôts; l'indifférence pour toutes ses opérations; le manque d'argent; la langueur du Commerce; l'op-

pression des Individus, pourraient enfanter des attentats particuliers contre sa personne et celle de son favori. Elle en a déja évité plus d'un; la rage et l'humiliation excitées par des malheurs à la guerre les eussent multipliés; celui auquel elle échappa en 1769, n'a pas été le moins dangereux; mais il prouve autant que tous les autres qu'elle a mille moyens pour un, de faire rentrer dans le néant toutes les tentatives du désespoir et du crime, tentatives qui n'auraient d'autre consistance dans l'Etat, que la frénésie aveugle de leurs auteurs et le consentement présumé du Grand-Duc et de ses adhérents.— Voilà un de ses périls. — Les exemples répétés doivent le faire compter pour quelque chose. — Elle y est exposée comme l'a été Pierre Ier lui même, et elle ne l'est pas plus que si tout le sang des Romanow coulait dans ses veines; reste le Grand-Duc lui-même.

Il est incontestable que si ce jeune Prince avait l'âme assez forte pour monter à cheval et venir se montrer l'épée à la main aux gardes assemblés, il les enflammerait d'un enthousiasme qui enleverait rapidement les obstacles de tout engagement antérieur et pousserait ensuite sans efforts à l'impétuosité décisive du moment l'amour impuissant que la nation porte au sang de Pierre Ier et au rejeton précieux qui nourrit ses espérances et sa vanité. — Ce serait là, à mon gré, le seul moyen propre à opérer une révolution infaillible et c'est celui dont Dieu seul connait la possibilité. — Les entours du Prince ne la lui prépareraient pas; ils ne sont pas même capables de l'y façonner; — l'on se conduit trop bien avec eux pour ne pas avoir incessamment les yeux ouverts sur leurs velléi-

tés et pour ne pas éteindre celles-ci avec adresse par des bienfaits ou des punitions. — D'ailleurs, la seule personne qui pût mener une intrigue et lui donner du corps, c'est M. Panin. — On l'a peint sans cesse l'Epée au poing contre le Comte Orlow. — Je n'ai rien apperçu qui les montrât dans ce combat continuel; ils sont au contraire sincèrement rapprochés depuis que je suis ici et vivent ensemble comme dans une sorte d'intimité. M. de Panin est ami d'Alexis Orlow et lui doit des obligations; il n'ambitionne que le titre et l'emploi d'homme de confiance de l'Impératrice. — C'est Elle qui l'a fait ce qu'il est, c'est à dire la première personne de l'Empire. — Il est comblé d'honneurs et de considération; il n'a rien à désirer. — Le plaisir, la paresse et la dissipation ont énervé le ressort qu'on lui supposait. — L'amertume de ses plaintes, le défaut d'égards, l'agitation encore récente de toutes les matières, ont pu indiquer chez lui des desseins éloignés et profonds que son bien être, sa satisfaction, une assiette stable, l'habitude et son inertie ont insensiblement évaporés. — Il n'est point assez sûr de son pupille, pour ne pas craindre que des jeunes gens s'emparent de son esprit et lui enlèvent sa confiance en tournant ses passions à se défaire d'un pédagogue importun, qu'il a l'air de regarder aujourd'hui comme son père.

Ce tableau rapide pourra peut être porter quelque jour sur la possibilité des évenements abandonnés jusqu'ici à l'incertitude des hypothèses. — Celui qu'on a prédit si souvent ne peut être réalisé que par un complot personnel qui n'est pas calculable, ou par un trait de vigueur héroïque de la part du Grand-Duc, dont le

physique est fort arriéré, et le moral, malgré ses dispositions heureuses, fondé sur les signes si souvent équivoques de la première jeunesse. — Ses partisans nombreux et les gens en place, n'ont ni le temps, ni la volonté de tramer une conspiration contre des ennemis armés, qui sont maitres des Gardes et qui ont presque autant d'Espions que d'habitants avides de quelques milliers de Roubles. — La majorité prochaine du Grand-Duc peut, toute fois, animer quelques étincelles d'un feu dont je suis porté à penser que les progrêts seraient facilement arrêtés, mais il serait plus naturel que son mariage amenât une crise. — Le caractère d'une jeune femme, une manière d'être plus personnelle; l'ardeur de rêgner; l'ascendant du coeur et de l'ambition; la confiance réciproque; l'intaction continuelle du même objet, échauffent l'âme et l'élèvent: ils lui font franchir les barriéres qui eussent enchainé ses élans sans ces secours étrangers et sans la réunion victorieuse de deux êtres aussi intéressés par principe à n'en former qu'un, qu'ils peuvent y être entrainés par le sentiment. Cette existence future du Grand-Duc est presqu'aussi éloignée que peu propre à asseoir des probabilités raisonnables; elle sera prévue, calculée, et je garantis d'avance qu'on mettra tout en oeuvre pour balancer et prévenir les périls qu'elle pourrait faire naître. — C'est ici le lieu de remarquer qu'au commencement de la Guerre, Catherine II et ses ministres ont essayé de répandre que la Cour de France s'occupait du moyen de la précipiter du trône et que j'étais l'Instrument dont elle avait fait choix pour l'effectuer. — Cette persuasion vraie ou jouée, dont j'ai eu plus d'une preuve, n'a pas peu con-

tribuée à rendre ma position épineuse et désagréable dans les premiers moments.

On a tant parlé et de tant de manières de CATHERINE II, qu'il y a de la témérité à repasser le pinceau sur les couleurs dont on a peint son caractère. — Peut-être est-il difficile de le rendre nettement dans un portrait plus saillant que fidèle, et c'est ce qui me fait préférer de rassembler quelques traits qui pourront la faire connaître telle que je l'ai apperçue.

Il faut rabattre considérablement des merveilles qu'on a publiées de ses rares talents, de la vaste étendue de son génie et de sa science dans le grand art du gouvernement: elle a acquis de l'Instruction et des lumières dans un temps où l'autorité inquiète et jalouse d'Elisabeth ainsi que les procédés du Grand-Duc, ne lui laissaient d'autres ressources que les lettres; mais au lieu de les employer à vaincre son naturel, elle les lui a assujeties. Elle n'y a cherché que des sentiers vers la célébrité, loin d'y puiser des remèdes salutaires contre ses idées romanesques et son gout prédominant pour tout ce qui est extraordinaire. Un orgueil au-dessus de toute expression, une vanité souvent puérile, l'opiniatreté la plus revêche et la plus inébranlable sont les traits marqués et tranchants d'après lesquels on peut juger et peut-être prévoir toutes ses actions. — Selon quelques uns, il n'est pas de forfait dont elle ne soit capable pour parvenir à ses fins; — la mort de son mari, la catastrophe funeste d'Yvan, le dégoutant manifeste par lequel elle a cherché à le pallier sembleraient appuyer ce Jugement qui m'a toujours paru sevère. — Je crois qu'elle est trop engagée avec les phi-

losophes et les prétendus sectateurs de l'humanité, pour se permettre de ce qu'elle n'esperait pas pouvoir justifier à leurs yeux et à ceux de la postérité, mais j'en excepte les cas d'une nécessité urgente, sur lesquels ses entours et son entêtement effréné peuvent l'abuser.

L'esprit qu'on ne saurait lui refuser ne sort pas des bornes qui ont rarement été passées par celles de son sexe. — Elle a au suprême dégré celui du manège et de l'Intrigue. — Elle le porte partout et l'allie souvent au commérage; mais dans tout ce qui tient à l'appareil et à l'Eclat, elle réunit l'universalité de ses facultés pour jouer la grandeur la plus imposante et il faut avouer qu'elle y a réussi plus d'une fois. — Elle s'énonce avec grâce et facilité et parle agréablement notre langue. Les Russes disent qu'elle sait très bien la leur, qu'elle l'écrit purement, mais qu'elle n'a pu se défaire d'un ton et d'un accent étranger; elle a le même défaut dans la nôtre; — des lettres originales que j'ai vu d'elle m'empêche d'allouer le mérite qu'elle y ambitionne et qu'on lui accorde dans la Russe.

On lui impute une fausseté peu commune; elle est au moins très secréte, très fine et s'en pique; et s'il est vrai que la finesse soit l'occasion prochaine de la fourberie et que de l'une à l'autre le pas soit glissant, je ne voudrais pas répondre qu'elle ne fut toujours prête à mettre la dernière en usage. — Son extérieur est noble, grand, affable, doux, fier à son gré. — Elle sait donner à une physionomie flexible dont elle est maitresse, toutes les expressions et tous les tours. — Elle entend mieux qu'aucun Prince le débit des prévenances, des caresses,

des discours: elle le fait avec autant d'intelligence que de méthode. — On pourrait seulement dire que son allure est un peu affectée et qu'elle annonce quelque chose de théatral; on la dit très aimable et fort aisée dans une société particulière.

La médisance n'a pas épargné ses moeurs; mais il faut convenir que sans être exempte de reproche, elle est loin des excés dont on l'a accusée. — On lui a donné avec quelque apparence plusieurs intrigues avant celle qui la fixe depuis si longtems. — On a même murmuré sourdement qu'elle s'est permise des distractions; mais rien n'a pu être prouvé au delà des trois engagements connus avec M. Soltikow, le Roi de Pologne et le Comte Gregoire Orlow. — Sa passion pour celui-ci est d'un genre qui n'a guère d'exemples et qui ne peut être expliqué que par la tenacité de ses idées. — Elle l'a d'abord aimé avec idolatrie; elle s'est buttée contre la haine qu'on portait à son favori et il a gagné dans sa tête ce que l'habitude pouvait lui faire perdre dans son coeur. — Je suis persuadé que son amour est fort affaibli; mais que sans avoir dégenéré en simple amitié, il a fait place à l'attachement irradicable que l'âge amène lorsque les ressources de la jeunesse manquent. Elle n'ignore point ses fréquentes infidélités dont il ne prend pas la peine de se cacher: les Demoiselles d'honneur sont toutes à ses ordres. Elle le sait et s'en est souvent expliquée avec lui dans des termes peu décents. Il recherche toutes les femmes; est peu assidu auprès d'elle; ne se gêne sur rien, et malgré cela je doute qu'il y ait dans aucune Cour de l'Europe, une manière d'être aussi invariable que la sienne auprès de Catherine II.

Au reste cette Princesse suit avec autant de décence que d'exactitude les pratiques de sa religion. On lui a supposé à cet égard une indifférence philosophique que je suis peu disposé à admettre. — Elle en doit la réputation à la rage qu'ont les incrédules de parer leurs listes de grands noms; mais elle n'a eû ni le temps ni le goût de faire les études et les recherches qui peuvent au moins étayer cet horrible système. La faiblesse et la crainte dont elle a donné des témoignages feraient taire au moindre danger une incrédulité peu éclairée et la ramenerait sincèrement par la terreur à la voie qui doit être suivie par conviction. — En tout, il me paraît qu'on en a dit trop de bien et trop de mal, et qu'on a surtout erré en prenant l'un et l'autre pour en faire un assemblage héroïque. — C'est une femme d'Esprit; elle commande; elle est heureuse; elle fait des pensions aux gens de lettres; de là naissent le génie créateur, les talens, la fermeté d'âme, les vues profondes, la politique la plus sublime, en un mot un Grand Souverain! — J'oserai appeler de cet arrêt, et surtout établir que la Russie pouvait avoir difficilement un Souverain qui s'abusât plus grossièrement sur ses véritables intérêts et qui ait moins ajouté aux tentatives faites par ses prédécesseurs pour donner une forme stable à ces matières indigestes.

Il n'y a point en Russie de noblesse telle qu'on la connait et qu'on la prouve ailleurs, ou il faut dire que le comte Grégoire Orlow est un bon gentilhomme, car son père et son grand père sont parvenus au grade de Lieutenant-général. Le premier était gouverneur de Novogorod, et je vois ici bien des gens décorés tels que les Czernikew qui sont loin de le valoir et plusieurs qui, à

cet égard, ne méritent avec lui aucune espèce de comparaison. C'est un homme simple, uni dans ses manières, sans prétentions, affable, populaire, doux et honnête. — On l'accuse d'être ami tiède et de ne favoriser que ses parents. — Il est fin, délié; il ne manque nullement d'ouverture. — Ses succès dans des études souvent choisies, sans autre but que celui de sortir quelques instants de la satiété qui le mine, prouvent qu'il aurait pu tirer parti de ses moyens naturels. — Il a dans les affaires un sens droit et sûr, auquel M. de Panin a toujours rendu justice, et je lui crois plus d'étoffe qu'à ce ministre; mais son penchant irrésistible au plaisir et à la dissipation; son amour effréné pour les femmes; l'absence des contradictions; l'accomplissement subit de ses moindres desirs ont usé le ressort qu'une autre éducation, des contrastes et un point de vue à l'ambition eussent pu developper. Celle de se distinguer et de se rendre utile n'a pu être étouffée par les adorations serviles de la Cour; il s'y est porté de très bonne grâce à l'occasion de la peste de Moskow et je suis convaincu qu'il en donnerait des preuves encore plus décisives dans toutes celles qui pourraient se présenter.

Alexis Orlow peut être regardé comme le maître de la Russie. — Sans répéter ici, ce que j'ai assez motivé dans mes dépêches, j'ajouterai que c'est un homme courageux, loyal et franc, qui va droit au point qu'il a en vue. — Si le crime réputé nécessaire dans lequel il a trempé pouvait être effacé par une conduite irréprochable, la sienne lui donnerait des titres assurés à la réputation d'honnêteté et à l'estime qu'on lui accorde. — La gloire qu'il s'est acquise à si bon marché n'en est pas moins éclatante;

elle le fait respecter et sa hardiesse le rendra toujours redoutable. — Il est adoré des Gardes et du peuple. — Il cultive avec soin cette bienveillance. Son frère lui envie sa renommée sans en être jaloux et se laisse absolument diriger par lui, quoiqu'au fond cette déférence soit moins due à des avantages réels de son cadet, qu'à l'insouciance de l'autre; à sa tendresse et à sa vénération pour un frère cheri qui lui épargne l'embarras de sentir le poids de ses moyens en les employant pour son compte. — Alexis est le héros de Catherine; ses sentiments pour ce favori ne lui laissent pas écouter l'espèce de crainte qu'il lui inspirerait peut-être. Elle l'aime autant qu'elle l'estime; il réunit auprès d'elle son crédit personnel et celui dont il dispose à son gré. C'est à ses offices que M. de Panin a dû le raffermissement de sa consistence ébranlée par les intrigues des Czernichew, et en général tant que Catherine II rêgnera, la véritable autorité sera du côté des Orlow, malgré tout ce q'on ait pu en dire dans les premiers instants d'un rêgne encore incertain.

Théodore Orlow, avant les opérations de l'archipel était regardé comme un jeune homme peu recommandable. — Il a obtenu quelque crédit. — On prétend qu'il s'est instruit dans ses voyages. — La charge de Procureur général du Sénat, le mettra à portée de déployer des talens s'il en a. Un homme qui a vécu avec lui, m'a dit qu'il les avait tournés aux spéculations de la métaphysique moderne. — En général les Russes ont une ligne qu'ils ne passent point pour toutes les recherches de l'esprit, recherches qui ne sont qu'un ridicule de plus dans leur plate vanité.

Ce ridicule est au plus haut dégré dans Wladimir Orlow qui, en qualité de sous-directeur de l'académie, y a joint une dose de Pédantisme. — Ces deux frères-là et surtout le dernier ne jouerons pas de sitôt un rôle important et on peut les regarder comme les seconds fort subalternes des deux autres.

Mais Yvan Orlow, l'ainé de tous est un personnage. Il n'a voulu ni grades ni cordons, et malgré celà il jouit d'une grande considération. — Il a la direction des affaires de l'Archipel et de la correspondance qui y est relative. Il est le point central de l'Espionnage et de la vigilance dans les Gardes. — Il n'avait d'abord été que l'Econome de la famille; depuis, on l'a occupé plus utilement. — Il a une grande influence dans le Sénat; l'Impératrice le consulte; les Ministres et les Sénateurs s'appuient de ses avis. — Les plus adroits l'amènent aux leurs pour s'assurer du succès. — En un mot, avec une obscurité apparente il a en effet un département très vaste et encore plus d'autorité. — On dit que sous un extérieur des plus grossiers il est très fin et malgré sa crasse ignorance assez propre à l'existence politique qu'il s'est insensiblement composée sans y prétendre. Pendant l'absence du favori il a logé à l'appartement que celui-ci occupe dans le Palais.

Les Orlow sont très unis, n'ont qu'un coeur et qu'une tête. — Les Russes trouvent rarement des amis hors de leur famille et c'est ce qui concentre leurs affections dans leurs proches parents. — Le Comte Grégoire ne nous aime pas. — Il a pour les Anglais un engouement dont il ignore lui-même le principe, mais qu'il suivra toujours

ouvertement autant par instinct que par éloignement pour nous. Il hait de longue main le Roi de Prusse, le marque lorsqu'il y pense, et est assez indifférent pour la Maison d'Autriche. Mais Catherine II dissipera toujours ces fumées vaines d'une antipathie qui n'a d'autres suites que d'exposer l'Impératrice à essuyer de temps en temps quelques sarcasmes sur son dévouement aveugle à Sa Majesté Prussienne.

Ce Prince a peu de créatures aussi fidèles que M. de Panin, et Catherine II trouve dans les deux personnes qui ont le plus de part à sa confiance, deux partisans aussi distincts qu'inébranlables de ses attachements politiques. Monsieur de Panin a naturellement de l'Esprit, les manières nobles, aisées; des semences d'honnêteté, qui se developpent toujours à son honneur et avec le véritable ton de la sensibilité. — Il a de la sagacité et de l'intelligence, un abord prévenant que ne déparent point la difficulté extrême qu'il a de parler de suite, et ses vivacités assez fréquentes et souvent indiscrètes; mais avec ces avantages il est loin d'être un grand Ministre. — Son indolence et sa paresse sont au-dessus de toute expression. — Il passe sa vie avec des femmes et des courtisans de la seconde classe qui lui font perdre tout son temps et le décréditent. Nulle expédition dans les affaires, même dans celles de la première importance. — Tous les goûts et les travers d'un jeune homme effeminé et voluptueux; peu d'instruction; une connaissance très imparfaite des différents Etats de l'Europe; une prévention opiniatre dans le fond des choses; de l'inconstance dans ses penchants et des aversions pour les personnes, alliant le petit esprit

des détails minutieux à l'envie de voir tout en grand, tandis qu'il oublie les objets majeurs, n'ayant proprement bien à la main que des apperçus caducs sur la Suède; négligeant les points essentiels pour s'appésantir sur des misères; livré à ses commis qui abusent de sa facilité, en blâmant hautement son incurie et sa manière de vivre; — en un mot, n'ayant de tenue et de suite que dans son asservissement à Sa Majesté Prussienne, on lui a fait à mon avis beaucoup de tort, et beaucoup d'honneur, en lui supposant des desseins, qui seraient à mille lieues de sa constitution, s'il était capable de les envisager dans des moments d'humeur. Je dois même dire qu'il ne se conduit pas comme il le devrait, en qualité de Gouverneur du Grand-Duc. — Il n'est presque jamais auprès de lui. — Il n'a pas peu contribué à augmenter son amour pour la parure et les frivolités. — Il n'a pas veillé sur ses Etudes et n'a servi qu'à écarter de lui tout ce qui tient aux inclinations basses, peu généreuses et surtout à la lésine qui eussent aisément trouvé de l'accès auprès du jeune Prince. — Il est d'autant plus méritoire à lui d'avoir défendu son pupille du dernier de ces vices qu'il n'en est pas lui-même exempt dans son intérieur, et que le même homme allie l'avarice vetilleuse dont il afflige les Marchands, à la prodigalité qu'il étale avec ses égaux. — Que ce soit par inclination, par grandeur d'âme ou parcequ'il n'a rien à désirer, je le crois incorruptible et c'est peut-être le seul Russe que je regarde comme tel. — Il est au reste plus fait pour être le Grand-Maître fastueux d'un Souverain magnifique que pour diriger et étudier sans relâche les mouvements, les goûts et les

moeurs d'un Enfant. Sa franchise et sa probité comme Ministre ne sont pas seulement mises en question dans le corps diplomatique; mais je suis payé pour savoir qu'il ne lui est pas impossible d'altérer la vérité et de revetir un mensonge qui lui est prescrit, de toutes les apparences de la vérité.

L'Aîné des Czernichew, qui a été ambassadeur en Angleterre et près de Sa Majesté est retiré de tout depuis longtems et n'a jamais mérité d'être nommé.

Ivan Czernichew, Vice-Président du Collége de la Marine a joint aux vices et aux défauts du sol, les allures et les prétentions étrangères. — Il ne manque ni d'Esprit ni de manières; mais à ce dernier égard même, il pêche par le fond; il est faux et pétulant, haut impétueux et foible.— Ses connaissances sont plus que superficielles; il s'agite sans cesse pour ne rien faire. — Ses mouvements et ses gestes sont aussi véhements que ses pensées sont froides et ses expressions communes. — Avec une tête moins évaporée et un coeur quelconque, il eût pu être un brillant Seigneur et un courtisan supportable; mais tel qu'il est, je ne connais rien de si petit. Cependant ses formes plaisent à Catherine II. — Il a ici une sorte de considération que ses liens intimes avec son frère (dont il est l'instrument) ne contribuent pas peu à augmenter. — Je ne parle point de son caractère; — sa légereté seule le sauve de l'atrocité odieuse qui lui serait commune avec Zachar Czernichew.

Quant à celui-ci, je ne crois pas qu'il y ait en Russie un homme aussi noir et aussi complétement vicieux que lui. — Il rachète faiblement les horreurs d'une vi-

laine âme par les talents qu'on ne saurait lui refuser dans le Ministère qui lui est confié. — Il est actif, vigilant, laborieux. — Ses idées sont nettes et son travail facile; il l'étend sur tous les détails. Son assiduité et son expédition lui laissent une partie de la journée l'air d'un homme le moins occupé, et malgré cela, je doute qu'il lui soit arrivé de ralentir deux jours de suite l'attention infatiguable qu'il donne aux affaires et à toutes les parties de la Guerre. — C'est l'être le plus vindicatif, le plus altier et le plus inhumain. Il est faux et rampant, adroit, simple dans son extérieur, insinuant, complaisant; au reste d'une poltronerie plate et d'une avidité insatiable. Catherine II en fait cas comme ministre; elle goûte son Esprit et une sorte de gaîté qui lui va, mais elle ne l'aime pas. — La manière dont il est avec le Comte Gregoire Orlow est le thermomêtre de ses sentimens pour lui. Ils pensent l'un et l'autre qu'il serait impossible de le remplacer, surtout dans des conjonctures animées. — Le favori le méprise; mais les caresses les adulations les bassesses le captivent; au lieu qu'Alexis Orlow est inaccessible à ces embuches. — Quoiqu'il en soit M. Zachar Czernichew a aujourd'hui une consistance prépondérante; il aurait même fini par nuire très essentiellement à celle de M. de Panin, si le Comte Alexis n'avait arrêté le cours et l'effet de ses manoeuvres et de ses perfidies.

Il y a ici un bâtard de la maison Trubesky qui, sous le nom de Besky, est parvenu aux premiers grades et à toutes les décorations. — C'est l'ami ou plutôt la commère de Catherine II. — Il est sans cesse autour d'elle, l'encense, l'écoute et lui est devenu nécessaire. — Il a

aussi peu de crédit dans les grandes choses qu'il est absolu sur les petits departements d'amusette dont il a la direction, tels que le Corps des Cadets, le Couvent des Demoiselles fondé sur le modèle de St. Cyr, les arts, les Bâtimens etc. — Il avait pour nous une tendresse dont il a fait le sacrifice à sa position, — position dans laquelle il se maintient par la flatterie, la discrétion, un tact sûr de courtisan experimenté et par des adorations toujours accueillies; — ce n'est pas un mauvais homme. — Les talens des plus grands génies comporteraient à peine la somme d'orgueil ou pour mieux dire de franche vanité rassemblée sur la tête la plus étroite. Il n'a ni vues, ni esprit, ni intelligence, et sa capacité bornée est maitrisée par des adulateurs et des fripons dans l'administration des deux établissements qui l'occupent tout entier. — J'en dirai un mot en passant. Les jeunes Demoiselles représentent agréablement des comédies françaises; dansent, chantent, parlent bien notre langue, cherchent à plaire et sont plus maniérées qu'il ne convient à leur âge et à leur modestie. — Les moeurs et les points essentiels de l'Education sont négligés. — Les gouvernantes sont souvent choisies parmi les rebuts des autres nations et surtout de la nôtre. — On forme avec soin quelques sujets qui sont produits à l'Impératrice, et elle se laisse persuader que les autres ne leur cèdent en rien. — En un mot, on a tout sacrifié aux superfluités et aux formes que les Russes attrappent de reste en trois mois sans qu'il soit nécessaire de les dresser dans une Ecole publique. — Il en est de même des Cadets. — Je doute que de l'une et de l'autre maison, il sorte jamais des sujets di-

stingués. Je suis même persuadé que ceux là perdront du côté des tournures dont l'exemple et la gêne leur auront inspiré le dégoût.

Mr. Alzoufiow sécrétaire du cabinet et senateur, est l'homme de la Russie, qui a le plus véritable esprit. — Il parle parfaitement et écrit bien la plupart des Langues de l'Europe; il a des connaissances, des lettres, ce qui est très rare ici. — Il est adroit, fin, pénétrant, habitué aux affaires qu'il entend supérieurement; d'un travail facile et sur; mais son abandon à la crapule, et son goût dominant pour la mauvaise compagnie, l'écarteront toujours des premiers rôles pour lesquels il était fait.

Mr. Teplow, son collègue, s'attache à représenter à force de labeur et d'ambition ce que l'autre trouve naturellement et sans effort. — Celui-ci a des idées; mais elles ne sont pas toujours exactes. Il tourne en pédanterie les résultats de ses études et souvent en visions chimériques, ses vues personnelles. Il est embarrassé et confus; hérissé d'une érudition mal placée et dénuée de gout. Il manque le plus souvent le but et on ne peut pallier ses erreurs en fait d'administration et de commerce, qu'en les attribuant à sa vénalité. Rien n'est décidé en lui que le coeur, et c'est un des plus pervers que la nature ait produit. A son âge l'appetit d'une place plus éminente, le rendrait encore capable de tous les crimes qui ne compromettraient ni sa fortune ni sa personne. On n'a point oublié qu'il a trempé ses mains dans le sang du malheureux Pierre III. — Catherine II le hait et l'emploie par l'habitude où elle est de le regarder comme très entendu et très propre à expedier beaucoup d'affaires. — Il est le rédacteur de l'ancien et du nouveau tarif.

M^r^. Jelaghin a joui autrefois près de Catherine II d'une faveur domestique qui n'existe plus et qu'il a cherché à changer en crédit dans son département et au senat, où il en a jusqu'à un certain point. — C'est un de ces méchants vulgaires à qui il ne manque que de l'énergie pour être des scélérats redoutables. — Il n'est pas sans lumières et sans acquit; mais il est Russe dans le bien comme dans le mal, c'est à dire médiocre et incommode et pour peu qu'il a du premier, noir et dégoûtant dans tout ce qui dérive de l'autre. — Il est aussi travailleur et aussi appliqué que Teplow; je le crois même plus utile et d'un sens plus droit dans les choses où son intérêt et son excessive vanité n'entrent pour rien. L'Impératrice s'en sert et contente son avidité et son ridicule orgueil, en le laissant gaspiller les fonds affectés au théâtre ou bien exercer sa tyranie sur des histrions à qui il commande despotiquement.

Tels sont les trois secretaires du cabinet qui ont le grade de conseiller privé. — Les affaires intérieures, la cassette, les manufactures, le senat, le commerce, les provinces et la grosse besogne dont Catherine II prend connaissance par elle même, sont l'objet de leurs occupations; mais il y en a trois autres chargés de recevoir les placets.

M^r^. Strekalow, qui est aussi secretaire de la conférence, est un homme sur lequel il n'y a rien à dire de particulier; sa tenacité inaltérable est le seul talent qu'on lui connaisse.

M^r^. Kusmin est le plus agissant des trois. Il écrit sous la dictée de Catherine II, met au net ses brouillons; se tient sans cesse auprès d'elle; lui est agréable par

une tournure de plaisanterie grossière à laquelle elle s'est accoutumée, d'abord par complaisance pour le favori qui l'a toujours protégé, et ensuite d'après son propre gout. Elle l'a fait admettre à une sorte de familiarité qui a même donné lieu aux murmures sourds de la calomnie. M. Kusmin n'est nullement en vue. — On me l'a peint comme un ivrogne, un bavard et un assez mauvais sujet qui n'a d'autre esprit que le ton et la finesse du terroir. Il n'aura jamais d'influence que dans les détails qui passent par ses mains, et, pour la conserver plus surement il ne cherchera pas à étendre une manière d'être purement personnelle.

M^r^. Kositiki est le plus obscur et le moins accrédité des trois. — Il remplit ses fonctions de maitre des requêtes sans prétention et sans apparence de vouloir être élevé à d'autres, ambition que les Russes s'étudient à déguiser dans le principe de leur fortune.

Le Prince Wiesemsky, Procureur général du Senat, l'une des places les plus importantes de l'Empire, n'a eû pour lui que l'amitié des Orlow et le bonheur d'être le plastron de la gloriole de l'Impératrice qui s'est attachée à le former sans craindre qu'on attribuât à cet automate aucun des procédés dont le mérite appartiendrait à elle-même. — Il est difficile en effet d'être plus borné. Son caractère bas, méchant, abject, égale l'exiguité de ses lumières. — Il y a apparence que le Comte Foedor Orlow lui succédera.

Le comte Pierre Panin est mort à tout depuis sa retraite. — Il avait du crédit et une réputation mérités parmi les troupes, au senat et dans l'opinion publique;

mais il est encore loin des qualités sublimes et de l'énergie qu'on s'est plu à lui prêter. — Son frère avait pour lui une déférence aveugle.

Le Senateur Wolkow a été sécrétaire de la Conférence sous le rêgne d'Elisabeth. — On peut se rappeler avec quelle indignité il en a trahi les secrets, et se souvenir de ses liens avec le Grand-Duc, et de sa faveur auprès de l'Empereur. — Il était presque hors de passe lors qu'il s'est raccroché au Comte Orlow qu'il a accompagné à Moscow où il a été très utile. — Ses services et les instances du favori peuvent le remettre sur la voie; mais je n'imagine pas qu'il fasse un grand chemin: Il est trop connu. Autant on fait de cas de ses talens et de son expérience, autant sa perversité avérée, son avidité sans bornes et sa corruptibilité exciteront toujours de méfiance.

Il n'y a pas d'ailleurs dans le Senat, de personnages qui, par leur position, exigent un article à part. — Les plus qualifiés ou sont déja peints par rapport à leurs places à la cour ou ne comptent pas. — Les autres sont des créatures des Orlow, tels que le général de police Tschischerin, le premier Procureur Usivoloosky et autres gens avides attachés au char de la fortune, prêts à tout faire pour s'élever et incapables d'autres vues que de celles qu'on leur suggère. — Je connais un M. Kaminin ami de M. Panin, que je crois appliqué et intègre. — Le reste de ses collègues simplement Senateurs, est peu connu et n'a pas une grande consistance dans l'Etat. En général ils suivent le torrent de la voix du cabinet.

Le Maréchal Razomowsky ne fait d'autre sensation

ici que celle de ses biens immenses. — Il produirait ailleurs celle de faire reprocher à la fortune les faveurs inouies qui l'ont élevé si haut de l'Etage le plus bas, sans qu'il ait l'air de s'en appercevoir. Il est admis auprès de Catherine II à une familiarité grossière qu'elle est dans l'habitude d'accueillir et qui le contente. — D'ailleurs ses places militaires et civiles sont occupées par lui avec une nullité et une indifférence dont je doute qu'il y ait des exemples.

Le Maréchal Galitzin a de la valeur, de la probité et les moeurs les plus douces. — Si l'on ne l'eût pas rappelé avec autant d'indécence que d'injustice, tout médiocre qu'il est dans tous les sens, il eût cueilli sans ostentation des lauriers qu'il s'est vu arracher sans amertume et sans plainte.

Le Maréchal Romanzow était déja à l'armée quand je suis arrivé. — Lorsqu'il a eu le premier commandement, j'ai dit de lui ce qui m'avait été communiqué par ceux qui le connaissent. — Il est ennemi irréconciliable des Czernichew et ami des Orlow.

Le général en chef Dolgorowky n'a aucune espèce de réputation, même parmi les Russes. Il a conquis la Crimée. — Tout est égal contre les Turcs, et il en a donné une nouvelle preuve.

Mr. Gleblow est de tous les Russes celui qui a le plus de véritable connaissance de l'administration et de l'intérieur de l'Empire. — Il est habitué aux affaires et au travail qu'il a sûr et facile. — Il est aussi bien intentionné pour nous et pour un Commerce avec la France, qu'il est contraire à la domination mercantile des Anglais,

domination qu'il regarde comme une barrière insurmontable aux progrès de sa patrie. — Il s'en est souvent expliqué en homme instruit, et il a gémi plus d'une fois de l'Esprit de vertige qui éloignait les rapports les plus avantageux que la Russie pût avoir en Europe. — Ce sont là ses sentimens; il les appuie sur des preuves invincibles; mais je ne répondrais pas que sa conviction résistât au retour de la faveur dont il est déchu. — Elle influerait au moins sur sa conduite et il nous serait aussi inutile sous ce règne que nous le sont ses raisonnements et ses critiques. — Il a passé par tous les grades et s'y est distingué. — Il n'a pas négligé sa fortune; mais il est probable qu'aujourd'hui qu'il en a sauvé une fort honnête des recherches intentées contre lui il serait moins avide et aussi loyal que peut l'être un Russe à son aise. — Il a été sous Pierre III Procureur général du Senat et Commissaire général des Guerres; il ne lui reste que la dernière charge qui, toute considérable qu'elle est, n'est pas à beaucoup près la mesure de sa capacité. — Il est étonnant que Catherine II n'en tire pas le parti dont il est susceptible, d'autant que les hommes de cette trempe sont fort rares dans son pays. — M. Alzoufiow et lui sont les seuls qui aient un talent et une habilité vraiment recommandables — encore le premier a-t-il les inconvenients que j'ai relevés. Je ne crois pas que M. Gleblow acquiert auprès de l'Impératrice la confiance et le crédit qu'il merite.

M. le Comte de Munich, Conseiller privé actuel et Président du Collège du Commerce est à la tête de la douane, c'est à dire du département qui intéresse le plus vivement

Catherine II et qui est en effet une des plus fortes branches des revenus de l'Etat. — C'est un homme de lettres, d'Esprit, des moeurs les plus douces et d'une probité intacte. On voit aisément qu'un autre sang que le Russe circule dans ses veines; mais on ne retrouve pas celui du Maréchal de Munich. — Son fils est la faiblesse même. — Elevé dans la captivité, sa douceur naturelle a dégénérée dans une pusillanimité timide. — Elle l'empêche de jouir même dans son emploi, de la considération et du crédit qu'il obtiendrait aisément de l'estime et de la bienvieillance de l'Imperatrice, si ses terreurs paniques, l'impuissance d'avoir sur rien d'autre avis que celui qu'il entrevoit dans la Souveraine, ou de prendre sur lui la moindre chose, ne le rendaient l'esclave de ses subalternes, les plus insignes et les plus effrontés brigands qu'il y ait sous le ciel.

Le Chambellan Comte André Schuvalow (fils de Pierre Schuvalow, si connu sous le rêgne d'Elisabeth), a eû au près de Catherine II un moment de vogue qui pouvait le mener loin: Elle en avait presque la haute opinion qu'il a de lui-même. Elle en est revenue au point que je doute fort qu'elle l'emploie jamais à rien de plus essentiel qu'aux fonctions mécaniques de la Banque à la quelle il préside. — Il est même vraisemblable que sous un autre rêgne, aucun de ses compatriotes ne le laissera monter à une faveur qu'il ne saurait pas conserver, si même il y était poussé par des circonstances imprevues. C'est un homme sans coeur et sans principes; un orgueil infernal; une insolence peu commune; une ambition démesurée; toutes les prétentions du rang, de l'esprit, de la

naissance, de l'administration, dés lettres, de l'érudition sont rassemblées dans ce petit être. — Il peut en imposer un moment par des tournures assez heureuses et par quelques efforts de mémoire; mais à l'épreuve et dans tous les genres, l'enveloppe disparait et laisse voir les germes de tous les vices et de tous les défauts, sans qu'on puisse y discerner la semence de vrai talent.

J'oubliais de nommer M. le vice-chancelier. Il a plus que M. de Panin, la représentation et le langage d'un Ministre; mais on s'apperçoit bientôt qu'il manque de fonds et qu'il n'en a que la charge, à laquelle il joint les travers et sa hauteur pointilleuse de son caractére. — Je l'ai vu bien loin de la position politique de premier commis décoré qui est son état réel. On ne lui faisait pas injustice; et si la facilité et la complaisance du chef qui a paru se rapprocher de lui l'y portaient plus décidément, il n'aurait pas l'étoffe et l'application nécessaires pour s'y maintenir.

Autant le Grand-Duc est peu formé au physique, autant l'est-il au moral pour tout ce qui tient à l'usage du monde, aux manières les plus séduisantes et à l'extérieur le plus désirable et le plus accompli. On ne peut trop louer en lui tous les avantages de ce genre qu'il ne doit pas moins aux soins de son gouverneur qu'à ses dispositions naturelles. — Il serait à souhaiter qu'on eût autant cultivé son esprit et meublé sa tête. — Mais l'indolence, les distractions de M. de Panin, la santé faible de son élève et ses maladies ne l'ont sans doute pas permis. Difficilement il y suppleera lui-même par cet attrait puissant et dévorant qui fait remplir souvent avec

plus de fruit les vides d'une éducation pauvre et superficielle. Il est fin et dissimulé; il aime les rapports et les caquets. Rien n'échappe à ses yeux pénétrants, et, sans affection, il voit comme l'observateur le plus consommé tout ce qui ne sort pas du cercle de ses jeunes idées. — On le dit vindicatif et méfiant. — On dit que M. de Panin n'est pas parvenu à lui inspirer cette générosité que le Ministre pousse jusqu'à la prodigalité. — Il passe pour détester sa mère; mais jamais il ne s'est oublié dans les égards affectueux et continuels qu'il lui rend. — Autant qu'on peut bâtir sur le sable mobile de la première jeunesse, il sera peu enclin à la guerre; il aura des favoris et des maîtresses et il en changera souvent. Son goût excessif pour la parure et pour les femmes sont les traits les plus marqués qu'il aurait annoncés jusqu'ici. Il a de l'Esprit, de la gaieté, parle agréablement, avec grâce et tournure, toujours à propos; mais est-ce là ce qui fait un grand homme? La fougue des passions ne doit-elle pas faire éclater ces étincelles du génie, dont le désordre même et l'impétuosité sont le gage le plus certain? C'est un très aimable Prince et je ne sais pas si son Empire et peut-être l'Europe ne sont pas également intéressés à ce que son accroissement ne fasse que développer ces semences d'un gouvernement peu entreprenant au dehors, renfermé dans les affaires intérieures et les intrigues d'une Cour splendide et corrompue. — Son inclination décidée est pour notre nation. — Elle perce dans tous ses discours. — Sa manière d'être est montée par sentiment et par reflexion à toutes nos modes et nos allures. — Il n'aime ni les Anglais, ni les Allemands. —

Il n'a pas encore fait voir d'attrait pour les affaires dont il serait si à portée de s'instruire, encore moins pour le militaire et surtout pour les détails de l'accoûtrement soldatesque.

Après avoir peint les différents personnages de cette Cour et désigné leur situation, il est visible que toute l'autorité roule réellement sur Catherine II lors même qu'elle n'en retient que l'apparence et la surface et qu'elle est obligée de l'abandonner à ceux en qui elle s'appuie. — Etrangère et redoutée, devant peu compter sur les Russes dont le coeur est à mille lieues d'elle, elle ne rêgne que par la crainte et par un de ces effets de despotisme qui asservît les âmes à l'idée abstraite de la souveraineté. — Les Russes obéissent aveuglément la veille au Prince qu'ils pensent à déposer le lendemain. — Celui qui est sur le Trône est le maitre absolu, dans le moment où il occupe la place du Commandement admis. — Il faut seulement que pour réparer les inconvenients de sa naissance, elle ne heurte pas de front ceux qui seraient assez grands pour lui nuire; qu'elle leur fasse adopter toutes ses vues; qu'elle ne les blesse pas ouvertement; qu'elle évite ces injustices et ces caprices éclatants qui seraient moins tolérés en elle que dans un Prince légitime, car ils accéléreraient des velléités et des intentions qu'elle doit s'attacher à assoupir, qui pourraient armer les chefs et les disposeraient à saisir les occasions de les satisfaire. C'est sous ce point de vue qu'on peut dire qu'elle ne fait pas toujours ce qu'elle veut; qu'elle est maitrisée par sa position; que la crainte d'exposer sa

personne en usant sans réserve d'un sceptre précaire lui prescrit des ménagements nécessaires et contraints; qu'elle s'attache autant à persuader qu'à faire plier par la volonté; qu'elle déploie tout l'art d'une femme habile qui n'a que sa conservation et sa gloire à coeur; à qui la marche des procédés est indifférente pourvu qu'elle arrive à son but, et qui déguise même à ceux qu'elle dirige, en retenant l'intérêt et l'ambition de chacun par l'ambition de tous, la part que tous les fils de ce tissu ont à l'ensemble de l'ouvrage.

Le crédit le plus vrai, le plus constant et le plus étendu est chez les Orlow. — Ce sont réellement les maîtres de la Russie; ils le sont par elle, et elle se soutient par l'autorité qu'elle leur a transmise et qu'ils employent toute entière à la maintenir, autant par reconnaissance que pour eux-mêmes. M. de Panin n'est qu'un Ministre et ne constitue pas un parti contre les Orlow. — Il n'en a ni la volonté ni la force ni peut-être les moyens. — Il se contente d'être l'homme de confiance de l'Impératrice, qui lui marque des égards et à qui il rend une condescendance aveugle pour toutes ses affections politiques. — Les Orlow étant bien positivement hors de pair et pour ainsi dire partie constitutive du Souverain actuel, — s'il y avait un parti, ce serait celui des Czernichew contre le chancelier; mais il se soutient auprès des Orlow par l'amitié qu'Alexis lui porte, par celle du favori qui en est la conséquence et par les bontés de l'Impératrice. — Tout cela ne peut aboutir qu'à des intrigues sourdes et misérables; à des noirceurs oiseuses auxquelles même le Chancelier n'attache aucune espèce de valeur, autant

par apathie et par dissipation que par la certitude où il est, que son état tel qu'il lui convient est invariable.

Je n'ai pas fait entrer les femmes dans ma description parcequ'il n'y en a à la cour que quatre ou cinq qui ne sont que des complaisantes oisives ou des suivantes décorées de Catherine II; la Princesse d'Askow qui serait la plus susceptible d'action ronge le frein de l'ambition et de l'orgueil, reprimés par la disgrâce sous les apparences cruelles de l'amitié et de la familiarité. Quant aux dames de la ville, elles ne sont que des compagnes ravalées et le plus souvent délaissées des maris les moins attentifs et les moins humains; ils disent tout devant elles, et si elles y prêtaient l'oreille; qu'elles ne fussent pas absorbées par l'amour de la parure, par les embarras toujours renaissants d'une dépense fort supérieure aux moyens, et l'habitude d'une débauche basse et nationale, leur fréquentation pourrait être profitable pour un Ministre Etranger. Du reste elles ont avec lui une contenance décente et réservée qui disparait dans l'interieur des maisons, et qui ne détruit pas les assertions avancées par les voyageurs sur la licence, ou plutôt sur la facilité lubrique de leurs moeurs.

Je vais examiner à présent l'usage que fait Catherine II au dedans et au dehors, d'un pouvoir compliqué et contrasté dans sa marche interne, mais aussi réel, en

effet, que si l'Empire de Russie était l'héritage de ses pères. — On sent bien qu'à la suite d'une correspondance longue et laborieuse, je ne puis et ne dois traiter que par manière d'acquit, les matières étrangères sur lesquelles les Ministres-résidens de Sa Majesté auront porté un jour suffisant et repandu des lumières supérieures à mes faibles idées.

Commençons par la Suède.

Il est positif qu'a son avenement, Catherine II était résolue à y employer son influence en faveur de l'autorité Royale. — Elle n'avait et n'aura jamais d'autre véhicule que celui de faire haineusement et sans examen, le contraire de ce que la France veut. — Ce beau projet eût été suivi et M. de Panin y eût donné tête baissée sans les affaires de Pologne sur lesquelles la Souveraine et le Ministre ont rejeté l'impossibilité de complaire à leurs Majestés Suédoises. — Depuis, le même principe d'opposition à la France et ensuite la guerre avec les Turcs, les ont buttés à maintenir la forme republicaine, en ouvrant les yeux sur les véritables intérêts de la Russie que leur avait dissimulés la chimère de faire entrer un acteur utile dans le roman de la ligue du Nord.

Il y a eu deux diètes depuis que je réside à Petersbourg et sans en rappeler les vicissitudes et l'issue différente, il parait qu'elles nont servi qu'à établir l'impossibilité de tirer aucune espèce de parti d'une nation née dans les fureurs intestines, peu éclairée, façonnée à la

corruption et à l'intrigue; sans cesse divisée par des haines, des personnalités, des vues sourdes ou publiques et des intérêts irréconciliables, dont l'énergie même, la valeur et les bonnes qualités ne servent qu'à fortifier la tenacité aux faux principes qu'elle a sucés avec le lait et qui l'égareront constamment si les fautes mêmes de la Russie ne la portent forcément et sans discussion à un Etat plus salutaire.

On aurait pu croire qu'un jeune Roi, concitoyen, annonçant les vertus de l'homme et les talents des héros, paré du beau nom de Gustave, excitrait un enthousiasme décisif. — Malgré la sagesse et l'habilité de sa conduite, on n'a vu que des scènes d'attendrissement, ou, si j'ôse le dire, de comédie, d'où chacun est sorti comme nous sortons des spectacles destinés à mouvoir les passions.

Si le ressort et le principe constitutif n'étaient pas aussi essentiellement altérés qu'ils le sont, la Russie a joué un jeu à tout bouleverser. — Les terreurs paniques de M. d'Ostermann étaient moins produites par un jugement sain, mais tardif, sur les fautes passées que par l'agitation stupide et confuse de sa petite tête. — Il est clair que toute la consistence Suédoise réside dans l'aristocratie dont les membres sont plus ou moins opposés, sous des formes diverses, au pouvoir d'un seul. Les autres ordres et surtout les Bourgeois et le peuple suivent les impulsions par instinct et par l'appas du lucre présent sur lequel on peut le satisfaire aux dépens de l'avenir, que les patriciens seuls savent envisager. — En rendant communes aux plébéins les places et les dignités, on leur ouvrait la porte à les partager et à finir par l'emporter sur leurs

rivaux, ce qui conduisait à la démocratie. — Or, comme celle-ci en ce qui y ressemble ne peut guère durer qu'un moment hors de l'enceinte d'une ville, le choc des quatre ordres ayant servi à réunir le premier contre les usurpations populaires, les nécessiterait tous à chercher un asile dans le sein de la monarchie: C'est ce qu'enseignent les livres et surtout les exemples passés. Mais les nonvaleurs, le défaut de sève, la déterrioration des âmes, en un mot la caducité des principes primordiaux de l'existence politique et morale, détourneraient les conséquences immédiates et nécessaires de leur nature et de leur frottement.

Il est affreux de penser que deux ou trois cent mille roubles distribués annuellement enchainent les mêmes hommes, que leur sol et leur Constitution physique semblent destiner à l'activité, à l'éclat et à la prépondérance qu'ils ont obtenus autrefois par les armes. — On dit qu'ils sont déchus; qu'il ne leur reste qu'un souvenir incommode et souvent ridicule de leur gloire passée; que tout leur ressort s'use et s'amortit dans des manoeuvres aussi vîles que leur objet; que la vénalité qui les asservit au commerce honteux de leurs droits et de leurs prérogatives, a dégradé tous les coeurs, en tournant les esprits à tendre des pièges à la générosité déplacée des puissances Etrangères; que c'est là le seul point où il règne un Concert secret et tacite et que l'attention qu'elles donnent à ces affaires n'a servi qu'à procurer un revenu fixe à ces êtres avides.

Je ne nierai point ces assertions et nommément la dernière. — Je me permettrai même de dire que le parti

que Sa Majesté, a pris de cesser d'envoyer des fonds, était le plus judicieux et le plus conforme à l'équité et à la sagesse qui caractérisent toutes ses déterminations. — L'Angleterre et la Russie auront peine à le croire immuable, et elles continueront pour quelque temps leurs libéralités; mais enfin, quand l'expérience aura prouvé qu'elles n'ont plus de concurrents et que tout le senat sera BONNET. Comme elles n'aiment pas à jeter leur argent, elles en diminueront insensiblement la quantité; elles abuseront d'un crédit sans contraste et laisseront un plus libre essor aux affections qui ne seront pas captivées si facilement par l'attention unique et dominante de toutes les têtes montées à calculer, à accroître et s'approprier les présents de la corruption.

Autant que je puis connaître les Nations du Nord, la Suédoise, dans sa décadence, et pour trancher le mot, dans son avilissement, est la seule qui mérite encore quelqu'estime. Elle a un caractère, et ce caractère offre des traits avantageux dans les individus. — On trouve chez eux des connaissances, des lumières, des sentiments, du point d'honneur, du courage. — Il semble que tout s'évanouisse dans l'assemblée des Etats et que ces mêmes hommes dépouillent ce qui tient à leurs personnes, pour se revêtir comme des moines d'un misérable esprit de corps et s'identifier avec tous les vices et tous les travers des conventicules.

Au reste, comme on a perdu l'occasion unique du commencement de la guerre des Russes avec les Turcs; comme on n'a pas pu réaliser pendant sa durée les apparences trompeuses des nouvelles combinaisons qui sem-

blaient attachées à l'avenement du Roi Gustave; que les CHAPEAUX qui s'étaient endormis après la diète de 1769, ne seront ni plus vigilants, ni plus puissants après celle-ci et que la Russie aura toujours les yeux ouverts sur leurs procédés, il n'y a peut-être pas de témérité à prédire que la Suède est condamnée à une nullité absolue au dehors et à tous les malheurs que l'état de ses finances et les défauts de l'administration lui préparent au dedans. — Dailleurs si les circonstances et l'effet lent et imperceptible des causes indiquées de la conduite du jeune Prince annonçaient le moindre changement, la Russie n'hésirerait pas à envoyer dans des temps tranquilles trente ou quarante mille hommes qui feraient rentrer dans le néant, les tentatives du génie et de l'adresse ainsi que les effets quelconques de la nature des choses. — Le Camp de Finlande déterminé à la mort du Roi Frédéric Adolphe n'a été révoqué qu'après qu'on a bien vu qu'il ne servirait qu'à aigrir en pure perte, des esprits qu'on menerait avec facilité autrement que par ces moyens bruyants; mais il dévoile à cet égard les dispositions ultérieures de la Russie. — Son systême sera donc à l'avenir le même qu'elle vient de suivre et qu'elle pratiquera aisément. — Elle laissera à son Ministre le soin des formes sur lesquelles elle épousera plus d'une erreur, parceque le plus souvent c'est le parti BONNET qui mène celui-ci et qu'au fond, peu importe au cabinet, dès qu'il est tranquille sur la constitution, qu'on ne prenne pas toujours les voies les plus simples et les mieux entendues c'est à dire de l'argent, quand les choses n'auront qu'un cours ordinaire; et des troupes, pour peu qu'elles prissent un cours violent

et décisif. — Voilà les armes de la Russie. — Le voisinage, l'habitude et la disposition des Esprits les rendent trop efficaces pour qu'aucune puissance se flatte d'en balancer l'effet, ni qu'on puisse en prévoir pour l'avenir, d'autres que ceux qui ont résulté des deux dernières diètes. — Il faudrait pour les produire, des événements et un concours de données que la perspicacité la plus profonde ne saurait entrevoir raisonnablement. — Cet objet est assez important dans la politique Russe, et le souvenir de la bataille de Narva n'est point encore assez effacé pour que ces reflexions soient entièrement superflues.

Je ne récapitulerai pas tout ce qui est arrivé en Pologne, avant, pendant, et depuis l'élection de Stanislas Auguste. — Il me suffira de faire quelques remarques sur la conduite de Catherine II et sur les vues particulières qu'on lui a prêtées pour expliquer un prétendu systême qu'il est plus aisé d'articuler vaguement que de définir.

Et d'abord, il est visible que son intérêt réel est ici le même qu'en Suède, et qu'il y est encore plus fort, parceque la population, les ressources et la fertilité de la Pologne, la mettraient en état de jouer dans le Nord et même en Europe, un rôle prépondérant si son absurde constitution n'enchaînait pour le bien de tous un géant que l'engourdissement de ses membres disproportionnés rend peu redoutable, tandis qu'il le serait en effet si la direction d'une tête saine et libre leur donnait la chaleur, les secours mutuels et l'ensemble qui font seuls la vie politique.

Pierre Ier qui n'a été aussi grand, que les folies, l'inflexibilité de Charles XII et la bataille de Pultawa le font chanter, ni aussi médiocre qu'on le faisait avant l'évènement et qu'il eut passé pour l'être, sans les faveurs du sort et les fautes de son rival, n'a au moins pas manqué le but dont l'histoire, ou pour mieux dire, les traditions de son pays lui apprenaient à empêcher la restauration. Ce Prince, à travers sa barbarie, la grossiereté de ses idées; les vices de son ignorance, ses excès mêmes dans le bien et les erreurs du despotisme, avait des vues droites et exactes, un instinct naturel qui le portait sur le véritable point des objets. — Il avait senti que la Pologne ne pouvait être possédée plus sûrement pour lui que par un Prince Allemand qui la tint pour ainsi dire, à titre de bénéfice simple et qui y conservât les Seigneurs dans l'état frivole, fastueux et nul qui convient à la légéreté Polonaise. Un héros, un Roi Piaste, un vrai Roi de Pologne, lui paraissait le plus grand des malheurs.— Il entrait encore plus de prudence que d'animosité dans ses préférences pour la Maison de Saxe. — Ses successeurs ont suivi le même principe, et il est d'autant meilleur que si jamais un Prince Auguste tel que le fut Stanislas acquererait assez de crédit et inspirerait assez d'amour pour rendre la couronne héréditaire dans sa Maison, pour intéresser les grands à sa conservation, pour former insensiblement un peuple au lieu de ces troupeaux qui appartiennent à des Pasteurs corrompus, en un mot, pour donner à ce beau pays une forme durable et active, la Russie ne serait plus rien.

Catherine II a été peu frappée de ces considérations

en faisant élever son amant à la Royauté; elle s'exposait à tous ces dangers, puisqu'elle devait lui croire les talens que sa prédilection et les avantages exterieurs qu'il avait montrés dans une condition privée, pouvaient naturellement lui faire supposer. — Aigrie dès-longtems contre la Saxe, animée par les instigations du Roi de Prusse, qui s'est fait un plaisir au-dessous de sa gloire de persécuter cette Maison; séduite par ses illusions romanesques et par la douceur de disposer d'un Sceptre en faveur d'un héros candidat qu'elle avait aimé; elle n'a pas même envisagé les inconvenients que ce choix eût entrainés s'il eût été aussi mérité qu'elle se l'imaginait: Elle s'y est portée avec fureur et a même compté pour rien les observations brutales de Son amant actuel. — M. de Panin, qui n'était pas bien alors avec celui-ci, a été fort aise de le vaincre par le poids de son ministère, et le caractère du Prince élu a seul prévenu les maux qui devaient résulter de cette faute capitale.

Stanislas Auguste a sans doute eû les semences des projets qui seraient peut-être nés de cette faute dans d'autres mains; mais sa tête était trop faible pour les préparer et sa considération personnelle trop peu établie, sans ressort, sans génie, il n'a que cet esprit superficiel, ces manières et ces tournures agréables par lesquels les Polonais suppleent au fond qui leur manque à tous. — Ses desseins n'ont été que des velléités futiles et mal digérées; sa prudence et son adresse, des faussetés; ses travaux, de petites intrigues, des minuties, des puérilités; sa conduite, celle d'un particulier qui a fait fortune; haut et bas toujours à contre-temps; livré à des

espèces et à des plaisirs qu'une vie glorieuse racheterait à peine. Accablé sous le poids des affaires et du moindre diadême; suspect aux auteurs de son élévation; dédaigné par les grandes puissances auxquelles il avait osé manquer; servant de jouet et d'instrument à celle qui profitera seule de tous ces désordres, et célébré par des femmes et des Gens de lettres.

Les suites dont un homme d'une autre trempe eût pu menacer la Russie, étant si heureusement évitées, celle-ci n'a pensé qu'à soutenir le ridicule ouvrage de son orgueil et de son aveuglément. — Tout est vicieux dans un sujet vicieux; cet appui même était fait pour conduire à des résultats dangéreux. — Il a produit la Guerre civile et celle de religion; mais quand elles n'enfantent pas des hommes, elles prouvent au moins qu'une Nation que ce frottement n'a pas poussée à une existence honorable est réservée à n'en avoir jamais d'autre que la servitude. Depuis si longtems que les Polonais sont armés, qu'ont-ils fait? — qu'avons-nous vu? — rien que quelques officiers ordinaires. — Et quel est le Peuple chez qui les troubles civils n'aient pas été en quelque manière, le germe et la nourriture des grands personnages? — C'est là que, chacun étant en mouvement, tous les corps prennent leur places; que tous les talents se developpent, que les actions grandes et nerveuses se multiplient; c'est là qu'enfin les événements importants sortent de la nature même des choses, pour faire succéder des jours sereins aux tempêtes des discordes. — Tous ceux qui ont comme les hommes et les Etats, tout en regardant ces guerres comme un fleau du ciel, sont

obligés de convenir que les Empires y ont presque toujours trouvé une médecine salutaire. — Qu'on jette les yeux sur la Pologne, et qu'on dise si rien de ce qu'offre l'histoire de tous les Pays s'est présenté dans l'inutile oscillation de ces eaux stagnantes et corrompues, et si le vent qui les meut au hasard peut leur donner un cours favorable et fécond. — L'affaire du Comte Oginsky a assez dévoilé le peu de cas qu'on doit faire des Polonnais et tous les efforts qu'on emploierait pour la pallier ne le déguiseront pas. — Une Nation entiére subjuguée par un tyran étranger, ne peut point rompre ses fers. — Une poignée de monde les lui a forgés, tandis que ce tyran avait toutes ses forces distraites. — Que sera-ce quand il aura la liberté de l'anéantir avec trente ou quarante mille hommes?

Je ne prétends pas disculper Catherine II. — Elle s'est exposée à toutes les conséquences que la composition bisare et inouie de ces êtres pouvait seule arrêter; et c'est là à mon gré, une faute majeure. — On ne peut guère imaginer qu'elle ait sérieusement voulue s'agrandir aux dépens de la Pologne. — Son Empire est déja trop vaste pour chercher à l'étendre encore. — Il n'y aurait qu'à le peupler et le cultiver. Une province de plus n'ameliorerait pas les autres, et c'est à ce but que devraient tendre uniquement les Souverains de la Russie. — Les privilèges des Grecs ont été aussi appuyés par la philosophie que par la politique de Catherine II. — Elle a pu déférer aux petites vues de Stanislas Auguste; mais les siennes étaient en cela celles de la tolérance, de la liberté, des droits sacrés de l'humanité et autres mots vides de

sens, que l'orgueil et la vanité tournent autant au profit de la réputation d'un Prince avide de gloire, que les philosophes au profit de leur renommée littéraire.

Quant à l'indigénat accordé à quelques Russes, les avantages tardifs qu'ils pourront en retirer, ne sont pas plus forts que ceux des Allemands, des Saxons et autres qui l'ont obtenu. L'entrée de leurs troupes leur a procuré mieux, et l'on sait jusqu'à quel point les officiers y ont porté la rapine et l'extorsion. — La garantie des nouvelles lois et du traité est partie du même principe qui faisait soutenir tous les actes émanés de la Russie. Enfin j'ôse dire que je vois là beaucoup de bruit et de vanité; mais nul bénéfice réel pour cet Empire qui ne peut ni ne veut réunir à soi la Pologne, et qui, la démembrant, donnerait à d'autres un exemple dont elle ne tarderait pas à se repentir. Où trouver donc ce plan médité si profondément, si constamment suivi sous des formes diverses? J'avoue à ma honte que jusqu'à présent, il a échappé à mes recherches et à mon attention. Je n'ai su voir que de l'incertitude, l'ignorance des lois et des usages, le point essentiel oublié pour les accessoires et tous les travaux tournés à réparer sans cesse les parties incohérentes d'un édifice bâti sur des fondements frêles, imperceptibles et même évanouis.

Les trois Ambassadeurs de Russie ont agi, à mon avis, comme des gens qui ne savaient ce qu'ils voulaient, ce qu'on voulait d'eux et ce qu'exigeaient les malheureuses victimes de leur prépotence odieuse. — Le Prince Repnin étourdi, violent, audacieux, vain, prodigue, s'est cru Vice-Roi et a regardé Stanislas Auguste comme

son adjudant. — Si après toutes les sottises et les extravagances qu'il a faites on veut dire encore que cet insolent esclave, énivré par le rôle éclatant et absurde qui s'est présenté à lui, suivait un systême quelconque, à la bonne heure! Pour moi qui ai été à la source; qui ai vu de près les Russes et leurs procédés, je penserai que la faiblesse de M. de Panin a tout fait; qu'il s'est butté autant par tendresse pour son neveu, que par la taquinerie de sa tête à soutenir, à pallier et à faire approuver tous les pas d'Ecolier de celui-ci, et que Catherine II s'est laissée entrainer au goût et au jugement de son Ministre, d'après l'idée qu'il fallait que son Ambassadeur fût le Maitre en Pologne. — Cette idée flattait sa gloriole; mais il n'y a jamais eû ni discernement ni suite ni conviction dans toutes ses opérations.

Le Prince Wolkonsky, homme borné, mais ferme, loyal et franc, a bientôt perdu le fil de ce labyrinthe; il a suivi machinalement des données qu'il n'avait ni la force ni la possibilité de rectifier. — Il s'est livré aussi à la marotte des réconfédérations; les Polonnais se sont agités en sens contraires et rien ne s'est fait. Cependant le Prince Wolkonsky était le plus capable par ses moeurs et par sa probité de rétablir le calme après lequel on a toujours soupiré intérieurement au milieu des plus cruélles incertitudes sur les moyens d'y atteindre. — On lui a reproché son inaction et le peu de progrès de ses efforts; on a cru qu'un homme laborieux actif et habile, en les rendant plus animés, plus féconds et plus industrieux conduirait cet ouvrage à une maturité définitive.

Monsieur de Saldern a éte nommé. Je l'ai peint dans

le temps, tel que j'avais été à portée de le connaître. — Peut-être le portrait que j'en ai tracé aura-t-il enfin été trouvé exact et ressemblant. — J'exposai alors les sentiments ou pour mieux dire l'absence de tout sentiment positif du cabinet de Petersbourg. M. de Saldern a bientôt levé le masque et montré son caractère tout entier. — Il a été, comme je l'avais prévu, aussi despote et plus méthodique que le Prince Repnin. — Il a empiré les affaires; il aurait dû tout perdre. Mais dans le fait, la Russie est-elle reculée du point où elle était avant l'arrivée de cet Ambassadeur? — Après l'avoir soutenu comme le premier on a reconnu tous ses défauts. — Qu'il reste ou qu'on en envoye un autre, si la guerre ou la fermentation duraient encore quelques années, ce serait toujours la même chose; on n'aurait rien avancé ni de part ni d'autre, et tout serait dans le même état. — J'ôse donc le répéter: Stanislas Auguste a été fait Roi par vanité, défendu par vanité, et la vanité seule a incité la Russie à le conserver, en s'occupant des mesures praticables pour sortir avec honneur des embarras que lui a suscité le plus absurde de ses engagements. — S'il était permis de porter ses regards sur ce qui arrivera, je dirais que les Turcs n'hesiteront pas à sacrifier la Pologne; que la Maison d'Autriche loin de la secourir se prêtera dignement à l'extinction des confédérés; que le Roi de Prusse voulant que son allié ait satisfaction, il y aura assez de moyens termes pour la lui donner extérieurement. Veuille le ciel que ce Prince ne soit pas guidé dans ses offices par le prix qu'on suppose dès longtems devoir être attaché à ses complaisances! La Russie se-

rait la première à payer cher le service qu'il n'aurait rendu qu'à son orgueil allarmé.

C'est ici le lieu de parler d'un traité qu'on a mandé dès le commencement de fevrier avoir été conclu entre Leurs Majestés Impériales et le Roi de Prusse, par lequel elles lui accordent toutes ses prétentions en Pologne, en recevant pour les leurs des assurances et un consentement équivalent. Il était naturel d'ajouter que la Russie intimement liée avec Sa Majesté Prussienne par des engagements connus serait partie contractante dans celui dont il s'agit. — On n'a pas tardé à en faire un partage formel de la Pologne en trois portions égales et proportionnées, dont chacune serait dévolue à l'une des trois Cours qui n'en laisseraient qu'une quatrième très médiocre à un Roi héréditaire. Tout ce qu'on a vu, recueilli, entendu, a été contourné à revêtir un fait qui n'a pas pu être constaté de semi-preuves et d'indications dont la somme égalât une preuve absolue. — J'y ai travaillé de tout mon pouvoir; mais je dois avouer que mes recherches n'ont eu aucune espèce de résultat raisonnable; elles n'ont servi qu'à me faire toucher au doigt et à l'oeil l'ignorance complète de M. le Prince Lobkowitz sur ce point et à me procurer la répétition de ses arguments contre la possibilité d'un pareil concert. Tout absurde, tout monstrueux qu'il est, j'ai eû des avis trop circonstanciés du dehors pour suspendre un moment ma vigilance. — Je me borne aujourd'hui à faire ici quelques observations.

Il faut distinguer soigneusement un partage de la Pologne dans toute l'étendue du mot, d'un démembrement poursuivi de deux cotés: d'un côté c'est le Roi de Prusse

qui veut l'Evêché de Warmie, la Prusse Polonaise et peut-être Dantzick; or ce Prince n'a pas rendu pour rien des services importants à la Russie et celle-ci peut avoir été dans le cas de lui faire espérer une partie de cet agrandissement; — d'un autre coté c'est par Leurs Majestés Impériales. Leurs droits sur Gandecz, sur le Comté de Zips hypothêqué en 1412 à Vladislas Jagellon par Sigismond Roi de Hongrie; sur le Duché d'Oswiétzim, appartenant anciennement aux Ducs d'Oppeln et de Teschen et dont le Duc Jean d'Aushwitz fut dépossédé en 1453 par le Roi Casimir IV; enfin, sur quelques autres districts du Palatinat de Cracovie, sont connus, avoués, regardés comme légitimes et l'on sait que la Maison d'Autriche est dans l'intention de les faire valoir à la première diète. — J'ai même eu soin de remarquer le 21 Juin 1771 n° 27 que j'avais démêlé qu'il en était fait mention accidentellement dans les instructions du Prince Lobkowitz; — je l'ai sû depuis plus particulièrement et qu'en même temps ses maîtres y disaient très précisement qu'ils sacrifieraient tout à l'intégrité de la Republique. — Je n'ai touché légérement cet article, que parceque j'ai cru que le Ministère du Roi aurait à cet égard de Vienne même des annonces suffisantes.

Si c'est là la base de l'accord des trois cours on conviendra qu'il y a loin de là à une répartition telle qu'on l'a imaginée.

Il est difficile, j'y reviens encore, de concevoir comment la Russie peut penser à ajouter de nouvelles Provinces à ses vastes Etats et compenser l'accroissement, meurtrier pour elle, de ceux d'autrui et surtout de ceux

du Roi de Prusse, par un arrondissement en Lithuanie et en Ukraine. — La Cour de Vienne et celle-ci n'acquerraient que des terres, tandis que le Roi de Prusse y joindrait des convenances inappréciables, qui, le rendant maitre du cours de la Vistule et du Commerce des blés et l'invitant à établir une marine, donneraient à sa puissance une énergie et un corps menaçant pour l'Empire d'Allemagne, pour toutes les Puissances de la Mer Baltique, et surtout pour la Russie.

Si la timidité, le délire, l'avidité portent à commettre des fautes si grossières, on ne peut que s'émerveiller d'y voir tomber une cour aussi lente, aussi sage et aussi circonspecte que celle de Vienne, et même trouver extraordinaire que l'engouement de Catherine II ait pu aller jusques-là. — Je ne me recrie pas sur l'honnêteté, sur la justice, sur les déclarations les plus authentiques et la pudeur impunément violées ainsi que sur les plaintes que nous aurions à former contre cette intrigue de notre alliée.

Il y a cependant une grande considération à faire. — Si la Russie consent jamais à ce que le Roi de Prusse prenne la Prusse Polonnaise, la Cour de Vienne ne peut l'empêcher que par la Guerre, et c'est ce que tout denote qu'elle veut éviter. — Comment donc réparer ce malheur? Par des acquisitions, et alors la Russie serait nécessitée à en faire aussi de son côté; à manquer à toutes ses promesses, et, ce qui est encore pire pour elle, à ses plus chers intérêts. — Le Roi de Prusse seul, aurait tout l'avantage de cette étrange convention dont je ne puis ni rejeter l'existence dans la complication où sont toutes les

5*

matières et d'après mes justes égards pour les avis qui m'ont été adressés, ni découvrir ici en aucune manière la réalité, réalité que mes notions locales sembleraient plutôt contredire.

Si les choses étaient insensiblement poussées jusqu'à un partage de la Pologne, ce serait un bouleversement politique dont on ne pourra sentir les suites qu'après que toutes ces parties auront pris une assiette stable. — Il est inutile de relever les maux que la Russie se serait préparés en co-opérant à une augmentation de pouvoir qu'elle n'aura que sur la carte, tandis que les autres en tireront un avantage immédiat et funeste pour elle. — Il ne l'est pas moins de prévoir que l'exécution peut faire naitre des guerres et enfanter des événements impossibles à calculer; Catherine II serait la cause unique de ce tremblement de terre et que tout ce que j'ai à dire ou tout ce que j'ai déja dit de sa position vis à vis de la Pologne, du Roi de Prusse et de la Cour de Vienne ne posant que sur des points admis, perdrait pendant l'action de ces principes momentanés, la valeur et la vérité fondées sur ceux que j'examine et je pèse depuis longtemps.

Je me contente d'assurer le Ministère du Roi, de l'attention infatigable que j'apporterai à percer ce mystère. — Je sens qu'il ne s'agit point de discuter le point de droit, et je ne l'ai fait que pour ne pas laisser ce vide dans ma relation. — Il faut vérifier un fait qui pour être aussi bisare qu'incroyable dans la théorie, n'en est pas moins dans la classe de ceux que la force des combinaisons les plus singulières peut finir par rendre

vrais, malgré leur invraisemblance. — Celui-ci une fois arrivé, le sort futur de la Pomeranie et de la Finlande Suédoises ne serait plus équivoque.

Il est, au reste, apparent: que le projet de cette association est né à Berlin, et qu'il n'est pas encore parvenu à la maturité qu'on lui suppose; que le Roi de Prusse ayant l'aveu plus ou moins articulé de Catherine II pour ses usurpations, a négocié avec Leurs Majestés Impériales pour obtenir la leur et tirer parti de leurs intentions pacifiques, moyennant un dédommagement; et qu'il s'est chargé du soin d'amener l'Impératrice de Russie à accéder à une convention où elle trouverait au moins son profit. — Ce n'est là qu'une conjecture que je hasarde sans la garantir; mais j'y suis enhardi par les contradictions, les variations, les incohérences que je vois rêgner dans les rapports que je réçois et dont on a accompagné les assertions les plus tranchantes.

Le Danemark suit depuis quelque temps des principes si bisares, ou pour mieux dire, en a si peu qu'on ne peut guere asseoir un jugement sur ses liens à venir avec la Russie. Mr. de Bernstorff a l'appetit du Holstein! maitrisé dailleurs par M. de Saldern, il avait monté ce cabinet sur le ton d'un asservissement sterile pour celui-ci. — Le feu Comte de Scheel son élève, avait suivi ses erreurs. M. de Struensée ne s'en était pas autant écarté qu'on avait bien voulu le dire et Mr. d'Osten mettra tout en oeuvre pour persuader à Catherine II que Sa

Majesté Danoise et lui, sont invariablement fixés à maintenir entre les deux cours la plus étroite amitié. — L'échange du Holstein se fera. — Le Danemark n'étant plus captivé par l'intérêt, n'en reprendra pas pour cela sa liberté. Il continuera à complaire en tout à la Russie et à se comporter avec zèle, soumission et respect vis à vis de la Métropole du Nord, dont les autres Etats sont en quelque manière les vasseaux.. Une Cour si singulièrement mobile et si jeune, peut se porter absolument parlant, à des levées de boucliers; mais il n'est pas à présumer qu'elle sorte jamais de la dépendance où elle s'était mise dans les jours de sa sagesse, surtout quand son instabilité, loin de la rendre recommandable, aura ajouté à l'exiguité de ses moyens, le besoin d'un appui extérieur. — La Russie ne pouvait appliquer son ascendant qu'à la formation de sa flotte, ou à un concours aux affaires de Suède. — La dernière diète a assez prouvé que ce concours lui est inutile; — on a été faiblement affecté de l'insouciance de Sa Majesté Danoise et meme on s'est peu empressé de lui faire sentir combien elle serait contraire à ses intérêts, si jamais ses voisins et ses anciens ennemis acquéraient une consistance quelconque. — Quant à la Marine, le Danemark n'a rien négligé de tout ce qui pouvait en introduire dans la Mer Baltique une autre qui balançât et finît par surpasser la Sienne. — C'était une étrange bévuë; — l'évenement a prouvé qu'on pouvait la commettre impunément et que les Russes, malgré M. Knowler et l'ardeur de Catherine II seront encore longtems à faire deux vaisseaux par an, avant de devenir des marins. — Je dirai ici qu'on a fait choix de M. de Stakelberg, pour

avoir à Copenhague un homme insinuant et délié qui finisse par prendre un pouvoir absolu sur le Roi de Danemark et sur ses Ministres. M. de Stakelberg y est assez propre, s'il ne se laisse pas étourdir par ses succès. — Il a eû ici un moment de faveur dont il était tout prêt à abuser lorsqu'il l'a vu essentiellement baisser; — il s'efforce actuellement de le recouvrer. — Il est adroit, ne manque pas d'un certain Esprit; mais il a peu de fonds et a tout sacrifié aux formes qui sont assez bonnes lorsque l'ambition et l'envie de plaire l'engagent à faire quelqu'attention sur lui-même. — Quoique Livonien, il est Russe jusques dans la moële des os, et je ne crois pas qu'il y en ait un plus fourbe et plus faux dans tout l'Empire.

Il serait superflu de s'étendre sur la manière d'être réelle de la Cour de Russie vis à vis de la Cour de Vienne; outre que les faits l'ont manifestée, elle est assez établie par ses liens avec celle de Berlin. Les offices actuels pour la paix partent uniquement de la necessité; — puisqu'il fallait absolument les accepter et qu'on a bien vu que deux cent mille médiateurs ne se refusaient pas légèrement, on a voulu au moins recevoir avec politesse ces offices; mais cette intervention forcée, loin de rapprocher les Esprits, n'a fait que les aigrir. — Catherine II ne pardonnera jamais à l'Autriche les avantages qu'elle lui a enlevés avec tant d'égards, et il est plus que probable qu'elle saisirait la première occasion de se venger du sacrifice d'une partie de ses convenances et surtout

de ce qu'elle regardait comme une détermination inebranlable, dans laquelle même elle croyait s'être assez modérée pour n'avoir rien à retracter par des engagements odieux pour un tiers. — Après la pacification, si Leurs Majestés Impériales veulent se mêler positivement des affaires de Pologne, les Turcs une fois désarmés et toute espérance perdue de mouvoir encore cette impuissante machine, je ne serais point étonné de voir fructifier incessamment les germes amortis d'une animosité qui n'est pas douteuse.

Il suffisait de lire ce qu'on a publié du traité signé à St. Petersbourg le 31 Mars, vieux style 1764 pour se persuader que les articles secrets mettaient les deux Cours en mesure d'en concerter d'un moment à l'autre de nouveaux suivant les occurences, les vicissitudes et l'exigence de leurs intérêts ou de leurs caprices: On n'a qu'a jeter les yeux sur les articles 3 et 4 et l'on verra que deux puissances qui s'obligent dans les extremités urgentes à employer toutes leurs forces à la défense de celle des deux qui serait attaquée par une troisième n'ont plus que des corollaires à déduire d'un théorême si évident. — Je crois aussi que c'est ce qu'on a fait et que les affaires de Pologne, la guerre et le réveil de la Cour Impériale ont successivement produit des contrats secrets et particuliers, dépouillés de formalités, mais prêts à les acquérir dès que la publicité de l'exécution rendrait indifférent le mystère dont on a voulu les couvrir dans l'incertitude des événements.

Je ne transcrirai point ici tout ce qui est renfermé dans mes dépêches à ce sujet. Je me borne à dire que

pour marquer toujours plus mon zèle j'ai fait tout ce qui était en moi, afin de me procurer la lettre des engagements quelconques. — J'étais même prêt a y consacrer quelques fonds d'après le pouvoir étendu que le Roi a daigné me confier dès la première année de ma résidence ici. — Peut-être par ce moyen unique mes soins n'eûssent-ils pas été sans succès; mais il eût fallu y affecter des sommes majeures et surtout être secondé par M. le Prince de Lobkowitz qui, quoique naturellement plus intéressé que moi a cette découverte, m'a toujours marqué peu d'ardeur à y perdre son temps, et encore moins de dispositions à y employer de l'argent sans un ordre qu'il ne demanderait pas et qu'on ne lui donnerait pas, s'il le requérait. — J'ai d'abord été d'autant plus surpris de sa froideur que je le savais au moins aussi peu avancé que moi sur le fond de la chose et que son ignorance denotait celle de sa Cour, laquelle m'a été confirmee d'ailleurs (et il n'y a pas longtems) par le Ministère du Roi. — J'ai vu clairement que Leurs Majestés Impériales et leurs Ministres s'en tenaient à l'acte de 1764 qui leur en disait assez; que cet axiome et celui de l'intimité la plus étroite entre Frédéric et Catherine II une fois posés elles donnaient la plus grande extension possible à leurs conséquences, sans en rechercher à grands frais la démonstration littérale. — Quelque raisonnable que paraisse ce jugement et l'espèce de sécurité qu'il a fait naitre, ma position secondaire ne m'aurait pas empêché de mettre tout en oeuvre pour satisfaire la juste curiosité du Roi, si je n'avais dû penser encore plus que M. le Prince de Lobkowitz que la chose ne valait pas essentiellement le prix qu'on n'au-

rait pas manqué d'y mettre. — Le traité a été renouvelé ou continue à être en vigueur par une convention privée. — La fermeté de cette Cour et la confiance qu'elle a eûe dans celle de Berlin, ont pu indiquer la nature de leurs stipulations secrètes et de l'application qu'il leur plairait de faire de celles qui sont publiques.

Je dois cependant dire que des personnes éclairées, ordinairement bien instruites, soutiennent que ce renouvellement a été éludé par Catherine II qui l'a fait renvoyer au temps où elle aura elle-même terminé toutes ses affaires; qu'on n'est jamais exempt de méfiance sur les entreprises ultérieures du Roi de Prusse; que tout son ascendant n'a pu en dérober les conséquences fatales à la Russie, et que si celle-ci s'est engagée à marquer sa reconnaissance à son allié, elle l'a fait en des termes si vagues qu'il ne s'y est pas mépris et qu'il travaillera à leur donner le sens et l'effet qu'on s'est flatté de ne pas promettre nommément d'après l'ambiguité générale de l'énoncé. — On sent assez que je ne puis pas certifier l'exactitude de cette opinion.

L'attachement irradicable de Catherine II pour le Roi de Prusse, avait pris dès longtems dans son coeur des racines profondes que l'argent et les égards de la Cour de Vienne n'ont pu arracher pendant qu'elle était Grand-Duchesse. — A son engouement romanesque pour un héros, a succédé l'amitié qu'elle a cru propre à lui faire partager l'héroïsme auquel elle aspirait. — On a vu avec quelle perfidie elle s'est livrée à lui, et je n'ai pas besoin de dire qu'il a employé toute son adresse à s'emparer de la Personne, comme il s'était lié le Souverain.

Petits soins, éloges directs détournés, attentions fines et delicates, enthousiasme joué; condescendances naturellement amenées; respect, déférences aveugles, confiance sans réserve; correspondance littéraire; goûts et aversions épousés; jalousie, sacrifices, tout a été dirigé à ce but unique. — J'espère qu'on me passera la comparaison; mais je doute que l'homme le plus consommé dans le commerce des femmes ait jamais déployé tant d'art pour subjuguer une maitresse coquette, que le Roi de Prusse, pour celle de sa politique. — Il y est parvenu, et tout en lui persuadant qu'il ne fait que se conformer à ses désirs, il sera toujours l'auteur et la cause de ceux qu'il voudra bien qu'elle nourrisse. — Il y sera secondé par M. de Panin sur qui il peut compter comme sur son propre Ministre et par M. Zachar Czernichew qui, après avoir été traité avec le plus souverain mépris pendant la dernière guerre, lui est sincèrement dévoué et pour lui-même et pour complaire à l'Impératrice. — Les oppositions et la haine molle du Favori s'exhaleront en boutades nules et purement intérieures. — Tout ce que pourront dire les autres ministres, et en général, les Russes, qui n'aiment ni l'alliance ni le Roi de Prusse, sera pris le plus souvent pour l'expression des inquiétudes du cabinet et ne sera que celle de leurs sentiments personnels. — Il n'y aurait qu'un cas où le charme pût cesser un instant; ce serait si le Roi de Prusse, démasquant trop ouvertement son avidité et cherchant à forcer la main à Catherine II les yeux de cette dernière étaient enfin dessillés et qu'elle fut en mesure et en liberté d'écouter la voix de la raison et de son intérêt qui lui prescrivent de s'opposer de

tout son pouvoir à un démembrement si funeste à son héritier et peut-être à elle-même.

Autant que mon respect pour les avis et les notions du Ministère du Roi, pouvaient me le permettre, on a vu que j'ai été peu ébranlé dans le temps par ce qui m'a été transmis sur un traité offensif et défensif entre l'Angleterre et la Russie. Ces deux Cours en ont un de commerce qui remplit pleinement les vues de la première. Elle ne doit pas exiger autre chose, et loin de le chercher, il est vraisemblable qu'elle l'évitera toujours, si la vaine gloire de Catherine II travaillait à intriguer et à alarmer l'Europe par des liens sans objet réel. Je dirai un mot ailleurs des liens mercantiles; — les liens politiques se réduisent du coté de l'Angleterre, dans le cas d'une guerre générale, à fournir des subsides à l'ami de son allié, à son propre allié, pour la cause commune; mais quel en serait l'équivalent? — On n'imaginera pas que les Anglais prissent des vaisseaux Russes, et s'ils en étaient là, nous devrions peu nous en alarmer. Des troupes? mais si la Russie fournissait quarante ou cinquante mille hommes au Roi de Prusse pour égaler les forces autrichiennes, elle aurait beaucoup fait, attendu que cent ou cent vingt mille hommes étant toute sa faculté, Elle ne voudrait pas dégarnir entièrement toutes ses provinces, ses frontiéres, et qu'elle ne serait point du tout tranquille du coté de la Porte contre qui le reste, en supposant la même impéritie, serait à peine suffisant dans le cas où

la conservation de la Crimée faisait partir les Russes des bords du Niester. Dailleurs, ceux-ci ne rempliraient pas l'objet voulu sur le Rhin. Le soldat est bon, mais l'officier est aussi inepte que poltron, et ce serait une mauvaise spéculation d'attirer de si loin, à des conditions onéreuses, un corps qu'avec moins d'argent on rassemblerait plus facilement en Allemagne, ainsi que les campagnes de Westphalie l'ont prouvé.

J'ôse donc penser qu'il peut difficilement exister un autre intérêt direct et actif entre ces deux Cours que celui du commerce qui porte sur des bases trop solides pour qu'il puisse être ébranlé même par l'union momentanée de la Russie avec la France. J'en appelle à la dernière guerre. Mais comme la haine contre nous est poussée au dernier période, Catherine II s'étudiera toujours à marquer une préférence entière pour nos ennemis; Elle affectera plus d'amitié et de considération qu'elle n'en a et elle cherchera à repandre des bruits propres à faire croire qu'elle veut donner à ses sentiments une étendue dont ils ne me paraissent pas susceptibles. — J'observerai ici que la manière adroite dont elle a éconduit le Roi d'Angleterre de la médiation qu'elle a dit elle-même lui avoir été promise en cas qu'il y en eût une formelle prouve que cette Princesse n'a pour la Cour de Londres que des ménagements de Commande subordonnés à tout ce qui lui convient.

Le Ministre d'Angleterre sera le plus caressé, sans être admis à la confiance accordée à celui de Prusse, qui ne le souffrirait pas aujourd'hui. Les Négociants anglais seront les mieux traités parce qu'ils sont les plus

forts et pour ainsi dire les maitres. — On déclamera contre nous et on les celebrera; mais toutes ces pompeuses misères de l'humeur n'aboutiront à rien de concluant et de solide. — Il me semble que la position des Etats ne le comporte pas.

Je sens bien que si nous avions la guerre avec les Anglais, Catherine II mendierait l'avantage inappréciable de fournir des vaisseaux et des troupes pour se mesurer contre le pacte de famille et faire une diversion sur les côtes mêmes de France, ou en Portugal si elle avait lieu. C'est sous ce point de vue seul, qu'Elle fait attention à l'Espagne, trop éloignée pour l'occuper personnellement; mais ce sont là des imaginations vagues et le ministère Britannique qui aurait la faiblesse de s'y prêter, ne suivrait pas, ou je me trompe fort, des principes raisonnables. Il s'exposerait à substituer des moyens pénibles, compliqués, couteux, insuffisants, à l'énergie et à la rapidité des siens.

Il faut aussi dire un mot de la Cour de Dresde, puisque j'ai examiné les relations de la Russie avec toutes celles qui la touchent et que je dois considérer, en passant, le fantôme de la ligue du Nord. — On a soupçonné non sans fondement, le Ministre Saxon d'être intérieurement disposé à y jouer son petit role. — Il est inutile de dire que le continent de l'Italie est nul pour celui-ci et que la station exterieure des vaisseaux Russes dans la Méditerranée et les négociations d'un marchand

transformé en ministre, n'y ont pas semé la possibilité d'autres liaisons futures que celles qu'une vaine fumée et la gloriole de se fourrer partout pourraient introduire. — Je ne répondrais pas que la fantaisie n'en prît encore à Catherine II après la paix. — Mon sujet et sa nature me font regarder comme nuls au même égard, les villes anséatiques et les petits Etats de l'Allemagne.

Le cabinet de Dresde sera toujours le très humble serviteur de celui-ci et le comte de Saken, malgré les dégoûts et les humiliations qu'il a dévorés à Petersbourg, aussi Russe que son cordon est bleu. — La Russie traite la Saxe de haut en bas et dédaigne même de lui présenter l'appas d'une couronne, pour laquelle ses voeux ardents sont aussi connus qu'impuissants. — Les autres souverains sensibles aux liens de parenté et à la considération dûe à cette illustre Maison, lui marquent des égards; — elle soutient avec eux une sorte de dignité et d'allure et se prête extérieurement aux vues de leurs Ministres animés à lui faire jouer un role; mais elle rampe vainement ici, d'où elle s'obstine à attendre des bienfaits qu'elle n'en obtiendra jamais. — Qu'on ajoute la manière d'être de l'Electeur, de sa femme; l'absence d'un ministre dirigeant qui ait de la tenue, de la capacité, des idées saines et exactes; les intrigues, les voyages à Berlin de Madame l'Electrice-douairière et tout l'ensemble de cette jeune cour — on verra que les autres s'efforceront en pure perte d'en faire quelque chose et que la Russie la laissera dans l'état exigu qui contente aujourd'hui la vieille, et, si l'on peut le dire, la petite haine de Sa Majesté Prussienne. — Au reste, le Baron

de Saken remplit avec áutant de décence que d'honnêteté un poste que les affections de son parent rendraient assez embarrassant s'il n'en sentait l'inutilité autant que je suis porté à croire qu'il en goûte le principe. — La Saxe n'en a d'autres que des bassesses rejetées. — La Russie a son coeur, et malgré ses dédains, les autres Princes y seront constamment en sous-ordre.

Aprés tout ce que j'ai dit, si je n'abonde pas dans mon sens, j'ôse présumer qu'on m'accordera que cette LIGUE DU NORD qui n'est pas encore faite et qu'on a tant redoutée n'est qu'un nom pompeux, et, dans le fait, qu'ajouterait-elle à la puissance effective du Roi de Prusse et de Catherine II? La Suède? — on ne saurait y penser sans changer la Constitution, ce que la Russie ne veut pas autrement. — Les garants du traité de Westphalie seraient tels qu'on les a vus il y a dix ou douze ans. — On se souvient du mot du Roi de Prusse qui, feignant d'apprendre pour la première fois qu'il était en guerre avec eux, dit que c'était un colonel Belling qui la leur avait faite à la terminer. Le Danemark? Ses forces de terre ne seraient rien moins que préponderantes et celles de mer, qui sont quelque chose, exigeraient pour leur efficacité, des subsides que l'Angleterre appliquera plus volontiers à sa propre Marine. — Elle ne manque ni de matelots ni de vaisseaux, et elle ne doit pas s'attendre à des secours gratuits. Reste l'Angleterre elle-même. — Je crois avoir établi qu'elle n'a ni motif ni in-

térêt direct de former des noeuds permanents avec la Russie. — Je ne reviendrai point sur les raisons qui m'autorisent à avancer qu'elle n'y porterait qu'un assentiment de convenance, dans le cas d'un incendie général. — Cet Empire n'ayant jamais eû avec la Hollande que des rapports de Banque, d'argent et de commerce, il n'est pas naturel de présumer que la situation et le systême présent du gouvernement des Provinces-unies, fournissent l'occasion d'en préparer de plus intimes. — C'est pourquoi je me suis dispensé de parler de la politique de cette Cour avec le Sthatouder et les Etats généraux. — Il n'y a donc en effet que la Russie et le Roi de Prusse. — On sait depuis longtems à quoi s'en tenir. — La Cour de Vienne n'en parait pas plus affectée que la chose ne l'exige et c'est déja assez, sans y joindre les chimères dont l'imagination de Catherine II s'est repue, pour être à la tête d'une union faite pour balancer le pacte de famille et le traité de Versailles et dont le chevalier Macartnay l'a bercée avant la signature du traité de commerce qui devait être le precurseur de l'autre.

Je passe à jeter un coup d'oeil rapide sur la guerre singulière des Russes et des Turcs. — J'en ai tant parlé dans mes dépêches et peut-être si longuement, que je dois me borner à résumer des apperçus dont elles contiennent les détails et la preuve.

Cette guerre a jeté de la poudre aux yeux de ceux qui ne l'ont vue que dans des gazettes et qui parlent de

l'ancienne vigueur ottomane et des temps où l'on se battait pour ainsi dire corps à corps; ils n'ont jamais voulu considérer que l'artillerie, la discipline et les détails multipliés du nouveau système militaire ont presque mis des gens qui n'en ont point la moindre teinture, au point où se trouvèrent les Américains vis à vis des Espagnols. — Je me suis permis d'écrire après la première campagne à Mr le chevalier de St. Priest, que les événements finiraient par établir auprès des personnes éclairées deux vérités: l'une, que les Turcs malgré leur population, leur antique splendeur et leurs ressources apparentes ne sont plus rien du tout; l'autre, que les Russes sont peu de chose malgré leurs succès et le bruit imposant de leurs prouesses. — J'ôse présumer encore que je n'abonde pas dans mon sens, en tenant à ce jugement et qu'il ne porrait être contredit que par les suites éloignées d'une paix telle que Catherine II l'avait exigée. — J'ai encore dit que toute la puissance du Grand-Seigneur, avec le régime actuel n'empêcherait pas vingt ou trente mille Russes de pénétrer jusqu'à Constantinople et que quarante ou cinquante mille hommes de troupes semblables à celles qu'on connait aujourd'hui en Europe, reprendraient aux Russes en un été toutes leurs faciles conquêtes et pousseraient bientôt des détachements jusqu'à Moscow. Une persuasion intime me fait persister dans ces différentes assertions.

Je n'ai point trompé le Ministère du Roi, en lui certifiant le nombre exigu, le misérable état des armées Russes et la difficulté de les remonter, même par le sacrifice le plus étendu des sujets de l'Empire. — On lui

a rendu compte des efforts successifs des Turcs; mais M. le chevalier de St. Priest a trop de perspicacité, de droiture et d'expérience, pour n'avoir pas en même temps annoncé, comme il me l'a fait entendre clairement, qu'il fallait renoncer à toute esperance de voir jamais les Ottomans se laisser guider par aucun des principes, je ne dirai pas de l'intelligence et de la sagesse, mais du sens commun; de manière que malgré les rodomontades du Serail, on ne devait pas s'attendre au moindre changement dans les résultats militaires; il faut que cela soit invariablement vrai, pour que les Russes aient suffi à trois campagnes et que chacune d'elles ait été marquée par des victoires et par des progrès. — Au point où les choses en sont venues, la Russie peut, sans s'incommoder d'avantage soutenir encore quelques années une guerre qui ne l'engage qu'à alimenter (à moins de frais que toute autre puissance) des troupes qu'il faudrait entretenir ailleurs. — Je ne parlerai point ici de la diversion de la Mer noire, qui avait le double motif de s'affranchir par un coup direct et prompt de l'influence étrangère, de fixer les irrésolutions de la Porte, de couper court à ses subterfuges et dans le cas de la rupture du Congrès prochain, d'arracher à force ouverte la paix qu'on n'aurait pas pu obtenir par la négociation. — Je n'ai rien à ajouter à l'exposé que j'ai fait dans mes dépêches, du plan et de la conduite de cette opération dont le bon succès serait décisif, et le mauvais n'aurait d'autre inconvenient que la perte de l'argent qu'on y aurait sacrifié.

Qu'y a-t-il encore à faire pour les Russes en deça du Danube? — Ils sont à peu près sûrs de retenir les

Turcs au delà de ce Fleuve et il ne leur reste qu'Oczakow à assiéger, s'ils ne préfèrent pas d'attendre sa chute naturelle du temps et de leurs intelligences, à une vaine gloire achetée avec sept à huit mille hommes. — Leur parti en Crimée prendrait tous les jours une nouvelle consistance et pour peu que leurs préposés se comportassent bien, avec peu d'argent et peu de troupes ils y consolideraient à leur gré des établissements aussi misérables que la nation qui en est l'objet. Je demande donc qui les empêcherait de pousser jusqu'a la Capitale de l'Empire ennemi, un corps de vingt cinq mille hommes, si leurs égards contraints pour la Cour de Vienne n'étouffaient de velléités qu'ils ont souvent étalées dans les accès de leur jactance. — Il a semblé que les Turcs aient constamment conjuré pour faire plus que les Russes n'auraient désiré, de l'allié le plus fidèle. En 1769 ils abandonnent Choczim et perdent gratuitement la Moldavie et la Valachie, que les autres n'ont eû qu'à occuper. — L'année suivante, dix huit mille hommes en mettent en fuite cent cinquante mille qui les avaient déja culbutés, et sur le champ, il n'existe plus d'armée Turque. Bender aussi mal assiégé que mal défendu, est pris au moment où le Général et le Cabinet en désespéraient, et où la moindre persévérance eût conservé cette place sans laquelle l'affaire de Crimée n'eût jamais eû lieu. — Les Russes n'eûssent pu garder quelques bicoques à l'Embouchure et au cours du Danube et se seraient peut-être vus réduits à se jeter sur le Niester. — Ils attaquent Brailow et sont battus à plate couture. — Deux jours après, les Turcs évacuent cette ville, et cette scène ne

serait pas crue s'ils ne l'avaient renouvelée l'été dernier à Giurgewa. — Il est bon de dire que si aux prétendues batailles rangées près, qui ne sont rien, un seul des événements qui ont si bien tourné et surtout celui de Bender eût manqué, tout l'édifice croulait. — Je puis attester comme si j'en avais été témoin, le désespoir, les larmes, la fureur de Catherine II lorsque quelque entreprise était tant soit peu arrêtée. Après tant de triomphes, il a fallu à chaque instant que ses ennemis lui offrissent le résultat qu'elle n'a jamais enlevé et sans lequel elle n'aurait gagné qu'une fumée douleureuse; mais ils en ont tant fait, et tellement à point nommé, qu'il a bien fallu que tous ses souhaits fussent accomplis. Et non seulement une pareille guerre va au but, mais elle est plus que facile à poursuivre, puisqu'avec peu de monde on parvient à tout et que les choses semblent s'arranger d'elles-mêmes, sans autre inconvenient que l'impression inévitable des causes physiques. — Qu'on ne s'étonne donc plus de ce que la Russie a fait; de ce que, malgré la justesse des idées qu'on a sur ses vrais moyens, elle a paru en avoir de si grands: — rien n'a été contesté; nul échec, nulle variation! — Ses chefs n'ont eû qu'à suivre l'Itinéraire qu'on leur traçait ici, et l'on pourrait leur expliquer ce qu'un grand homme a dit d'Alexandre: Que la conquête de l'univers semblait plutôt le prix de la Course que celui de sa Victoire. — Qu'on s'étonne plutôt de ce qu'en deux ans ils n'ont pas anéanti la masse Ottomane, et ils l'auraient fait, s'ils avaient été tels qu'on les croit.

Et d'abord, sans refondre ici tout ce que j'ai rapporté dès mon arrivée, du projet de l'Archipel, projet sur

l'origine, la marche et les dépenses excessives duquel je me suis assez étendu, sans juger les rêveries grecques et la platitude de la dernière campagne; je citerai seulement le peu de profit de la station des Russes dans la méditerranée et l'impossibilité de donner à présent plus d'effet à cette diversion. — On n'ignore pas qu'au moment de l'incendie de ce qu'on appelait la flotte turque, les Dardanelles étaient presque sans défense. — Je ne m'appuie point sur les clabauderies de Mr. Elphinston; — il avait intérêt à soutenir qu'alors il n'y avait qu'à le vouloir pour les dépasser et se montrer devant Constantinople. — La timidité des Russes, l'incapacité de leurs marins et la mésintelligence a fait échouer la seule opération qu'on eût en vue en partant de Cronstadt et la plus praticable de toutes. — J'ai recueilli à cet égard des autorités et des temoignages qui ne me laissent pas hésiter sur une opinion que le Ministère du Roi aura pu vérifier bien plus aisément que moi. Mais oublions tout ce frivole appareil et n'y pensons que pour remarquer qu'après les secours des Danois et des Anglais, cette flotte quelconque aurait dû au moins procurer à la Russie quelqu'avantage solide et qu'il est plus qu'extraordinaire qu'on en ait perdu si grossièrement l'occasion.

Je conçois qu'à la première Campagne, les Russes ne connaissant pas encore bien les Turcs, ne pouvaient point cheminer avec la sûreté et la célérité qu'ils auraient dû montrer la deuxième année. — Les manoeuvres des Turcs, quelques escarmouches, l'affaire du Pont, l'abandon de Chotzim, la déroute sans coup férir de toute l'armée, l'occupation des deux Provinces étaient des traits

de lumière qui auraient infailliblement pénétré d'autres hommes. En 1770, moins de vingt mille hommes en ont dispersé cent cinquante mille à Kakul. Bender et Oczakow sont des bicoques à ne pas tenir quinze jours de tranchée ouverte; ce devait être l'affaire d'une demie Campagne; il n'y eût eû d'autre contre-temps que le transport et la difficulté des marches; le reste de l'année aurait suffi pour la Crimée où il n'y a qu'à entrer, où l'on n'a point tiré un coup de fusil et dont la conquête est calquée sur celle de M. M. de Munich et de Lascy. — Le récit qui en est imprimé dans les Mémoires de Manstein serait, en changeant les noms, celui de la pérégrination du Prince Dolgorousky. — Alors même ces vingt mille hommes de Kagul qui n'auraient trouvé personne au delà du Danube, pouvaient, dans la consternation où étaient les Turcs, s'avancer jusqu'à leur capitale. Les Russes ne se sont pas conduits ainsi parcequ'ils sont aussi mal-habiles, que leur armée est loin de ce qu'on se plait à la faire. — Il leur a fallu trois ans, et trois ans de bévues Ottomanes pour arriver gauchement au terme où leurs adversaires les ont poussé, attirer la peste chez eux et réveiller la Cour de Vienne. Tels qu'ils sont, toutes les fois qu'ils se trouveront vingt cinq mille et qu'un attroupement désordonné de deux cent mille hommes viendra les attaquer, leur artillerie dissipera cet essaim d'insects importuns et peu dangereux et ils le détruiraient si les officiers secondaient le feu et le soldat.

On ne doit donc pas croire, ou je me trompe fort, que les Russes sont puissants parcequ'ils l'ont été plus que la faiblesse même. — On ne doit pas être surpris

qu'ils aient pu subvenir trois ans, ni qu'ils subvinssent encore à une guerre que tout a concouru à leur rendre si commode, et où leurs ennemis ont conspiré pour leurs convenances dans tous les genres. Mais il faut considerer que seuls, ils sont plus qu'en état de se défendre contre la Turquie qui n'est plus rien, et même de l'attaquer avec un avantage évident. On ne peut plus la regarder que comme on regardait autrefois les Tartares, c'est à dire, une diversion qui occuperait au moins quarante mille Russes et leur enleverait la facilité de s'ingérer plus efficacement dans les querelles d'Allemagne. — Je suis convaincu que s'ils y figurent, ils perdront de la réputation qu'ils ont acquise contre les Prussiens. — La présomption aurait remplacée en partie l'éspèce de mérite qu'ils avaient et l'on reconnaîtrait combien ils sont pusillanimes devant une artillerie égale ou supérieure à la leur. — Le Russe est naturellement Poltron et fuit s'il ne craint pas d'être percé par son supérieur. — L'immobilité ne tient qu'à la crainte et à la superstition. — Il leur faut des officiers, et s'ils en avaient, il est hors de doute qu'ils ne reculeraient dans aucune circonstance. — Mais ceux-ci, essentiellement vils ont encore empiré et il n'est guères possible que le paÿsan n'ait subi quelqu'altération et qu'il ne soit plus disposé à se livrer aux mouvements de lâcheté qui font partie de l'existence Moscovite. — Il est difficile de traiter les Etrangers avec plus de hauteur et de perfidie et cependant sans eux et les Livoniens il n'y a pas dix Gentils-hommes du paÿs qui aient la force de suivre honnêtement des Drapeaux. J'ajouterai en un mot, que si l'on eut songé l'année dernière,

à faire d'abord dans la Mer noire l'armement tardif dont on s'occupe aujourdhui, et qu'on y eût employé les sommes ainsi que les Danois et les anglais qui ont servi dans la Mediterranée — cette entreprise bien préparée, pouvait finir la Guerre.

Je parlerais ici de la prochaine pacification si cet ouvrage était plus avancé, les matières plus éclaircies et si j'avais quelque chose à ajouter aux comptes détaillés que j'ai successivement rendus, de la marche, des progrès et de l'état actuel de cette négociation aussi singulière que la guerre qu'elle doit terminer. — Leurs Majestés Impériales ont cru que des préparatifs militaires en imposeraient à la Russie. — Elles y ont sacrifié des sommes considerables; vain étalage! — celle-ci était trop bien guidée par le Roi de Prusse pour prendre le change et ne pas voir que ce Prince seul était l'arbitre des événements. Or, comme il ne voulait pas forcer la main pour la paix à son allié, puisqu'il ne l'a pas fait (et cette seule raison est dirimante) que dailleurs il était obligé à secourir la Russie, en cas qu'elle fut attaquée par la Maison d'Autriche — il était clair que les demonstrations de celle-ci se dirigeant contre Sa Majesté Prussienne qu'on a crue capable d'y faire face ou plutôt d'en dissiper le developpement. — Je suis même convaincu que sans la peste et malgré le besoin réel que son Empire a de la paix, malgré les plaies réelles que la durée de la guerre ne peut qu'envenimer, la satiété qui a succédé aux élans de la vaine gloire et la crainte d'être entraînée dans une quérelle qui, plus ruineuse que l'autre, pouvait encore flêtrir les lauriers, jamais Catherine II n'aurait consentie à

l'abandon d'aucune de ses premières prétentions. — Voila la Moldavie et la Valachie sauvées; peut-être se desistera-t-elle encore de l'équivalent pécuniaire. Mais il est difficile d'imaginer comment on parviendrait à conserver aux Turcs la Souveraineté de la Crimée; à priver leurs ennemis d'Azow et du commerce de la Mer Noire et à les empêcher de dicter leurs suprêmes Lois à la Pologne. — Cette possession du côté du Mont Caucase n'est qu'un arrondissement dont la conséquence et la valeur apperçues par des personnes plus éclairées que les Turcs, sur ce qui doit les toucher de près, échapperont à leur ignorance.

Le prix que le Roi de Prusse retirera de ses services est un objet direct pour la Cour de Vienne, et il n'est guères praticable qu'elle en écarte son ambition et son habilité. — Il est même extraordinaire que ce Prince ne se soit pas encore saisi de celui auquel il vise: La Prusse Polonaise et Dantzick qui en sera la suite si l'on préserve territorialement cette ville pour le moment. Ses déférences pour la Russie, un reste de pudeur, peut-être le défaut de maturité requise dans le fruit de ses complaisances, l'auront retenu; mais s'il l'eût cueilli, croit-on que la Cour de Vienne, qui ne tirerait l'Epée qu'à la dernière extremité, eût franchi les bornes de sa lenteur et de sa prudence consommée, pour tenter les hasards d'un événement qu'elle veut prévenir? qu'elle eût demandé raison en Silésie d'un attentat qui ne lui est pas personnel, et dont la vengeance incertaine pouvait compromettre ses propres Etats? — On ne pensera pas que la ville se défen-

dît elle-même; que Stanislas Auguste eût fait mieux en sa faveur que les lazzis ordinaires de sa frivolité; que les confédérés l'eussent secourue, ou que les offices si mal accueillis de l'Angleterre, arrêtassent le Roi de Prusse, s'ils étaient enfin plus précisément articulés. Il semble que ses égards seuls pour la Russie ont suspendu l'exercice immédiat d'une volonté qui n'est pas équivoque, jusqu'au temps où il sera parvenu à fasciner pleinement ses yeux, sur le plus visible de ses intérêts.

Et ici, qu'on me permette de porter les miens sur la politique de Catherine II que j'ôse trouver aussi fausse dans son principe que funeste dans ses conséquences. — Je lui passe l'ardeur futile de disposer du sceptre de la Pologne et de la main qu'elle en avait parée. — Elle pouvait le faire sans perdre de vue les deux points qui devraient seuls, fixer son attention; la culture et l'amélioration de son sol ingrat. — Pour atteindre l'un et l'autre, elle n'avait qu'à conserver avec la Maison d'Autriche les liens formés par ses prédécesseurs, ou tout au moins lui en laisser l'espérance, sans en contracter d'assez étroits avec le Roi de Prusse pour aliéner son ennemi naturel. — Celle-ci contenue par une alliance établie ou par l'appas de celle dont on l'eut leurrée suivant l'exigence des cas, se fut prêtée à toutes les convenances de la Russie qui, se conduisant dailleurs honnêtement avec la France, eût prevenu cette animosité secrète à laquelle elle doit la dépense de ses fonds en Suède et une partie de ses em-

barras en Pologne; les dissensions de ce royaume n'eussent pas existé ou eussent été étouffées dès leur naissance. Jamais la Porte ne fut sortie de sa léthargie, contre le voeu de la Cour Impériale et de la nôtre. Catherine II eut donné une loi plus douce en Pologne et vu en Suède les diètes les plus tranquilles et les plus conformes à ses intentions. Ce dernier point est obtenu; l'autre est plus que probable. Elle a acquis une gloire vaine; elle a battu les Turcs partout; elle a fait un éclat prodigieux; mais elle a dépeuplé et ruiné son pays; elle y a attiré le plus destructeur des fléaux; elle a dissipé pour une fumée stérile des sommes qu'il fallait appliquer à tirer partie de tant de Provinces, à encourager les arts, à policer réellement la Russie; à y perfectionner la culture, à faire fleurir le commerce, à étendre, à protéger, à assurer la population. C'est ce qu'elle eût pu faire avec l'alliance Autrichienne. — L'autre n'a servi qu'à parer les coups que la première eut évités tout uniment et à appaiser le ressentiment de Leurs Majestés Impériales, excité par la saine politique. — Encore l'appui de la Prusse doit-il être acheté par l'agrandissement d'un voisin inquiet et avide qui, une fois maitre de Dantzick, le serait bientôt du commerce de la Mer Baltique, y fonderait une nouvelle puissance maritime et substituerait insensiblement en Pologne, son influence rapace à celle de la Russie. — Je veux croire encore qu'elle aura assez de lumières pour s'opposer à cette dernière acquisition; mais les autres avantages du Prussien n'en seront pas moins réels, et s'il n'en avait d'autres que l'Evêché de Warmie, quelques districts de la Prusse Polonnaise, les hommes qu'il a enlevés et

l'argent qu'il a extorqué — la Russie ne devrait pas les regarder d'un oeil indifférent. Elle aurait dû encore moins se mettre dans le cas de les rendre nécessaires, tandis que le systême opposé l'eût menée plus sûrement à ses fins sans augmenter une puissance qui peut un jour lui devenir dangereuse.

Qu'elle compensation aura-t-elle de tous ces inconvenients et de ses pertes ultérieures? — Le commerce de la Mer noire? 1°. Si j'en crois les hommes les plus versés dans ces matières, ce n'est réellement qu'une convenance de la plus mince étendue; 2°. Ce commerce est plus que difficile à établir solidement dans ces régions lointaines; 3°. Il doit toujours avoir un point d'appui quelconque à Constantinople et dans les Echelles Turques; 4°. Il ne pourrait acquerir une grande consistance qu'aux dépens de celui de Petersbourg, de Riga et de la Baltique dont il rejeterait les branches d'un autre coté, contre les principes de Pierre Ier qui a tout sacrifié à l'ardeur de s'ouvrir cette porte; 5°. Jamais on ne pourrait le répartir avec une sorte d'égalité qui en distribuât et en balançât les produits sur les deux mers; 6°. Les Russes qui ont toutes les peines du monde à cheminer ici, après tant d'efforts, par le pouvoir de l'habitude, et à l'aide des étrangers, seraient des siècles à faire ailleurs et hors de l'encouragement et de la présence du Souverain, des progrès que cette presence seule peut pousser jusqu'à un certain point; 7°. Enfin, cela nuirait essentiellement aux Anglais pour qui cette navigation est une école de Marine encore plus utile que le commerce dont ils sont les maitres, tout en procurant le bien de la France qui jouit à peu près dans

les Mers du Levant de l'existence Anglaise dans celle-ci; — or, c'est ce qu'on ne soupçonnera jamais Catherine II de vouloir opérer. — Je pourrais produire d'autres considérations qui se réunissent à me faire penser avec les personnes les plus instruites, que ce prétendu commerce de la Mer noire serait bien longtemps dans une enfance dont les comptoirs et les établissements plus ou moins forts des Russes en Crimée et leurs liens avec cette nation ne le feraient pas sortir aussitôt qu'on le craint.

Quant à l'indépendance de la Crimée, outre qu'elle ne sera jamais bien solide; que la religion, le voisinage, une ancienne servitude, des mesures tant soit peu sages de la part des Turcs — la pauvreté, la paresse, l'incapacité, le naturel bas et timide des Tartares les porteront toujours à reprendre le joug, en supposant qu'ils en fussent affranchis d'une manière stable. — Il faut des siècles pour que la Maison qui parviendra à rêgner sur eux, donne à cette misérable peuplade une énergie et une activité propres à occuper la presqu'Ile avec moins de nullité. — Il est naturel que la Russie veuille acquerir un allié qu'elle soutiendra, qui peut, aidé de quelques forces, faire face a son ennemi, qui sera lié à elle par reconnaissance et par principe et dont la naissance ouvrira la voie à des arrangements favorables, en attendant que sa jeunesse et sa vigueur lui offrent un bras toujours prêt à s'armer contre l'Empire Ottoman. Ce sont sans doute là les idées de Catherine II, mais qui peut se flatter de vivre assez pour les voir réaliser? — Rien n'est plus éloigné, plus incertain, moins vraisemblable. — Qu'on oublie les traits de l'histoire ancienne, les nations qui

ont illustré ces contrées et qu'on admette qu'il est aussi impraticable de les produire telles qu'elles ont été, que de reconvertir les Grecs en hommes dignes d'être célébrés par Homère, par Xénophon et par Plutarque. — Ce sont là des chimères qu'une imagination romanesque saisit avidement, sans réfléchir qu'un pareil résultat pourrait être aussi nuisible à la puissance qui y aspire, qu'à celle même contre qui elle le machine. — La saine politique les exclut et comme elle ne prétend pas au don de la prophétie; qu'elle se borne à calculer les événements d'hier pour les faire servir de base à ceux du jour en jetant un coup d'oeil observateur sur le lendemain, elle ne fait point entrer dans sa balance des possibilités physiques, que la succession des temps peut amener comme les changements inséparables de l'harmonie et de l'action des différentes parties de l'univers. — Ces révolutions lointaines, si jamais elles s'effectuent, occuperont assez nos neveux et nous devons l'être assez nous mêmes des réalités qui nous entourent pour ne pas nous laisser distraire par des illusions.

Le seul profit réel que la Russie ferait par cette indépendance, ce serait, si elle se ménageait par sa protection publique et par ses intrigues sourdes, les moyens de faire passer les Criméens de leur prétendue condition libre, à celle où elle a enfin réduit les Cosaques; ou si elle travaillait à transplanter insensiblement les premiers dans ses Etats et à trouver par eux et pâr des voies douces, un complément des vides que la guerre y a laissés; mais ils auraient le sort et la fin des autres colons. Tout cela ne peut guères devenir d'une conséquence majeure; sera

bien long, bien peu proportionné aux soins qu'on y donnera: La nature est trop défectueuse et les ouvriers trop ineptes pour qu'elle rende jamais les chefs d'oeuvre de l'art et de l'industrie que l'Europe semble attendre de leur travail. — Les vues speculatives gâteront la politique comme elles ont gâté la philosophie. — L'Esprit se perdra dans les nues, tandis que la simple raison suffirait pour nous guider dans la science des faits que les vraisemblances ne suppleent jamais en les défigurant toujours. — Je crois donc que la Russie a gain de cause sur la Crimée; elle pourra aussi peu tabler sur la durée de l'édifice qu'elle aura élevé sur le sable que sur les avantages de tout genre qu'elle présume en tirer, s'il n'est pas incessamment culbuté.

Je ne dis rien d'environ vingt cinq vaisseaux utiles qu'on peut compter à la Russie et qu'il lui serait facile de porter à un plus grand nombre, par l'abondance des mâtures premières. Il me reste à parler de ses revenus et de ses forces de terre.

Le premier article si peu connu, si peu éclairci, encore moins fixé après tant de recherches plus laborieuses qu'exactes — sera traité dans un mémoire à part que je joins ici. Ne pouvant pas me flatter d'être plus heureux que ceux qui m'ont précédé dans ce travail, je tâcherai

au moins par des approximations de la garantir des erreurs palpables dans lesquelles ont jeté des assertions tranchantes, fondées sur des notions obtenues par une corruption unie à l'ignorance, à la vanité, et surtout, au desir de tromper les Etrangers.

Quant au deuxième article, le Roi a payé assez cher les Etats fournis par M. Rossignol pour supposer qu'ils sonts corrects et réguliers. — Feu M. de Bausset, M. l'abbé Guyot et autres en ont aussi déposé et j'imagine que le Ministère du Roi n'a rien à désirer sur ce point. — Cependant, comme les tableaux que je me suis procurés en langues Allemande et Russe sont réputés les plus authentiques et les plus complets; et que je n'ai rien négligé pour leur donner l'étendue et la ponctualité dont ils étaient susceptibles, je me propose d'en remettre à mon retour en France, une traduction littérale qui ne sera peut-être pas dédaignée après tant d'éclaircissements du même genre. En attendant, je joins ici un tableau général qui est le résumé des tableaux particuliers de toute l'armée de Russie. — Les changements qu'on peut faire ou avoir faits depuis, dans la forme, n'altèrent pas essentiellement le fonds, et l'on peut partir de là pour évaluer le pied des Troupes tel que les Russes prétendent l'entretenir.

Les cuirassiers	5,652.
Les carabiniers	18,840.
Les dragons	18,382.
Les hussards	8,272.
Quatre regiments de grenadiers . . .	8,376.
à reporter	59,522.

Report 59,522.

L'infanterie en cinquante deux régiments dont deux de Siberie . . . . . . 123,751.

Cela fait en tout (sans compter l'artillerie, le genie qui montent à 26,711 hommes) . . . . 183,273.

Ce nombre ne sera jamais complet, mais en accordant qu'il le fut, ce n'est pas aller trop loin que de dire qu'il faudra au moins 83,273 hommes pour la garde des Forteresses, des Provinces, des Garnisons etc. de manière qu'il ne resterait à la Russie que cent mille hommes sur lesquels il y aura encore à rabattre les inutiles, les hommes affectés au bagage, les valets. On a assez vu par le fait qu'elle n'a jamais mis en action cent mille hommes, en faisant les derniers efforts dans une guerre directe, personnelle et qu'elle voulait terminer promptement. Toujours obligés de tenir cinquante mille hommes prêts à agir contre les Turcs si, animés par leurs pertes, ils saisissaient l'occasion de prendre les armes, et ne pouvant dégarnir ses places, la Russie ne serait en Europe qu'un auxilaire de cinquante ou soixante mille hommes mal composés, incomplets, exigeants; chers et dispendieux; fâcheux pour le Pays où on les nourrirait; d'un service incommode et momentané; avec des chefs d'une fidélité suspecte et d'une avidité sans égale; faisant attendre toute une campagne pour venir frapper des coups tardifs après lesquels ils se retireraient; en un mot, tels qu'on les a vus avec les Autrichiens. — Il faut dire que s'ils agissaient avec le Roi de Prusse, ce Prince en tirerait plus de parti parceque les ordres de Catherine II seraient mieux exécutés

que ceux d'Elisabeth, sa volonté plus vive et plus efficace, et Sa Majesté Prussienne plus attentive à mettre à profit un ascendant qui pourrait donner à ses troupes l'homogénéité d'un tout qu'elles n'auraient que dans cette circonstance unique. — Quoi qu'il ait incité Catherine II à rassembler en Pologne une armée qui semblait ne pouvoir raisonnablement l'être qu'à cet effet, il y a tout lieu de penser que si les intentions pacifiques de la Cour de Vienne, ne se démentent pas, cet armement n'aura abouti qu'à la destruction plus rapide des malheureux Polonnais, et qu'il n'en sera rien des préparatifs qui paraissent encore destinés à ouvrir une nouvelle scène en Allemagne et en Pologne.

Voila donc cet Empire dont le Souverain veut jouer un rôle dominant en Europe; balancer celui de la France; être le point de reunion de ses ennemis, en un mot, à la tête de ses rivaux; peu s'en faut même que les Etrangers ne contribuent à accréditer cette extravagance, comme les Ecrits, les bassesses des Gens de lettres et l'encens révoltant des Gazettiers peuvent avoir contribué à la faire naître. Le plus grand bien en Politique, c'est d'être crus moins que nous sommes; de faire couver pour ainsi dire sous la cendre, un pouvoir réel qui ne sort que pour s'affermir et qui étonne en enlevant subitement par son éclat et par ses actes, les moyens de lui mettre un frein. — Si cette proposition est juste, l'inverse doit renfermer une autre vérité et la Russie le prouverait autant que les Cours qui, séduites par des apparences imposantes fonderaient

sur elle des espérances et des projets qu'elle est hors de portée de justifier. J'ose citer ici un passage de Caesar très applicable au colosse Moscovite.

„Communi enim fit vitio naturae ut invisis lautantibus atque „incognitis rebus magis confidamus vehementius que exterreamus, „ut accidit."

De bello civili. Lib. 2 — cap. 1.

Tant que Catherine II règnera, ses sentimens connus pour la France seront la base de ses procédés et elle n'y apportera pas toujours la décenec et les tempéraments que les grands Princes se doivent à eux-mêmes dans la personne de leurs semblables. Elle nous haît de toutes les haînes comme Russe aîgrie, comme Allemande, comme Prince, comme rivale et par dessus tout, comme femme. — Ainsi tout est dit à cet égard, et l'on a dû dès longtemps, renoncer à l'espoir de lui inspirer d'autres dispositions ou même de modérer celles qu'elle cherchera plus que jamais l'occasion de faire éclater. — Il est assez bisarre qu'aussi ferme qu'elle l'est dans son animosité, ses goûts naturels l'attachent à toutes les productions françaises; lettres, arts, modes même, elle aime tout ce qui vient de France, n'aspire qu'à notre tournure d'Esprit; accueillerait de préférence un particulier français tout en détestant de toutes ses facultés et notre Cabinet et la Monarchie. Le Roi de Prusse s'est fait un plaisir malin d'exciter et de pousser à son dernier période cette exécration dont les germes avaient été semés dans la retraite de cette Princesse par les sujets de plainte et de mortification qu'elle prétend

avoir eu à dévorer sous le règne d'Elisabeth. Quoi qu'il en soit, elle est ainsi conformée aujourd'hui et il faut partir de là pour n'être pas étonné de la voir animer tous ses moyens publics et secrets à nous nuire tant qu'elle pourra, à s'opposer à tout ce qu'elle imaginera nous être agréable, à fomenter et même à créer les intrigues qui nous seraient contraires. C'est à quoi je suis persuadé qu'elle emploiera le loisir et le calme de la paix, encore plus qu'à réparer les brêches que son interruption aura faites à son Empire.

Il est donc impraticable d'y acquérir les seules relations vraiment importantes pour la France: celles du commerce. — Son utilité pour la Russie saute aux yeux de tous ceux qui pensent ici. — Elle seule se le dissimule, et je dois dire à la louange de Mr de Panin, que ses jugements sur ce point, sont aussi sains qu'eclairés. Les détails dans lesquels il est entré plus d'une fois avec moi et l'expression de ses souhaits sincéres pour l'introduction de principes différents ne m'ont rien laissé à desirer. Mais la conviction de ce ministre est aussi oiseuse que le serait son opinion purement spéculative sur un défaut de pólice d'un autre pays ou sur une discussion d'agrément.

Le nouveau tarif des Douanes nous sera contraire et sera aussi herissé de petites tracasseries mercantiles et de minuties, qu'il favorisera les Anglais déja si bien traités dans leurs conventions, par lesquelles ils paient, comme je l'ai déja dit, la douane entière en papier et en

cuivre, et ne sont justiciables à d'autre tribunal qu'au collège du commerce où les offices du consul et de l'ambassadeur ont un effet immédiat, toujours appuyé par le Ministère de Petersbourg. — Voila leur privilège et malgré cela ils ne sont rien moins qu'invulnérables aux traits de l'astuce nationale. Le luxe et l'entretien d'une Maison dispendieuse les abîment. — Peu de négociants font de grosses fortunes; — la navigation fleurit et les particuliers sacrifient à son éclat, un temps et des veilles qui ne leur rendent guères plus à eux-mêmes que leur aliment et celui de leur famille. — Si quelqu'un pousse plus loin ses acquisitions par un excès de bonheur et d'économie, il ne tarde pas à quitter Pétersbourg en se réservant un intérêt dans la raison qu'il y laisse. Telle est la véritable situation d'une colonie puissante et nombreuse. Nous en sommes si loin et il est si fort démontré que Catherine II se refusera constamment à tout ce qui pourrait nous y acheminer, que sans reprendre ici quelques observations éparses dans mes depêches, je puis affirmer que de longtems nous ne serons en mesure, je ne dis pas de lutter contre nos rivaux, mais même d'exciter chez eux une jalousie tant soit peu raisonnable.

Cependant il n'est personne de sensé ici qui ne touche au doigt et à l'oeil que la domination exclusive des Anglais est contraire à toute idée de Commerce en général et en particulier au bien de cet Empire et qu'il lui serait utile d'y encourager les autres nations pour mettre un frein salutaire à la prépotence Britannique. Mais le fait sera éternellement en contradiction avec la maxime. C'est le sort de la politique comme de la plupart des vérités

morales. Catherine II pense que nous avons à la détromper un intérêt qu'elle se plait à combattre et dès-lors les affections personnelles transforment en propositions mathématiques les erreurs les plus palpables. — Ses préposés qui n'ont ni patriotisme ni capacité pour les persuasions vigoureuses et efficaces, aiment mieux se laisser aller à la prédilection qu'il faut flatter, et peu d'argent suffirait aux Anglais, pour faire avorter toutes les tentatives qui seraient essayées en notre faveur. D'ailleurs M. de Panin n'y portera jamais que des velléités nulles, et si nous persuadions le Comte Orlow qui serait plus décisif, ses créatures achetées par les Anglais et enhardies par les inclinations de l'Impératrice, anéantiraient tous nos efforts. M. de Panin m'a toutefois parlé comme un homme qui croit que la guerre qu'on déclare au luxe n'est point une guerre étrangère; qu'il faudrait attaquer le goût national et que celui-ci étant inextinguible, les entraves qu'on y met tournent plutôt à importunité qu'à aucun bénéfice; que c'est à tort qu'on sévit contre les aliments; que l'Estomach seul exigerait les soins du medecin, et que sa nature ne pouvant changer, il serait plus simple et plus sage de mieux apprêter et d'avoir avec plus d'aisance et moins de frais, les objets de ses appétences. Quoiqu'il en soit, ce fantôme combat avec un succès soutenu nos convenances réciproques, et la France n'ayant pas mis à profit la conjoncture du rêgne d'Elisabeth, pour conclure avec elle un traité de Commerce, auquel on n'a songé que quelques mois avant sa mort, il faut y renoncer pendant le rêgne de son successeur. Ses Ministres se reprochent sans cesse celui qu'ils ont conclu

avec l'Angleterre, trompés par promesses politiques de celle-ci. Mais ces regrets n'aboutiront qu'à des ouvertures illusoires de Mr de Panin qui pour exprimer ses véritables sentimens ne sera jamais en mesure ni peut-être en volonté de leur donner vis à vis de la France, la force et l'effet qui les rendraient dignes d'attention.

Quoique je me permette de penser qu'un traité est à peu près au commerce, ce que les poëtiques ont été aux poëmes, c'est à dire que les règles ne viennent qu'après l'établissement de la chose même, cependant je crois qu'une pareille convention nous serait necessaire en Russie; que nos bons négociants hésiteront jusque là à s'y transporter, et que les Russes n'auront ni confiance ni considération pour quelques échantillons d'une nation qu'ils verront mal accueillie du Prince dont les influences s'étendent sur tous les actes de celle-ci.

Ce commerce n'aurait pour nous d'autre avantage bien évident, que celui de la navigation. — Ceux que les Anglais en ont retiré pour leur marine me dispensent de le demontrer. — Quant au lucre des particuliers, il serait égal au leur, et peut-être moindre, attendu la dissipation française et la propension à étendre les bornes de la prudence au crédit plus pernicieux en Russie que partout ailleurs. Il serait aussi diminué par la rivalité jusqu'au moment où nous aurions entièrement expulsé les Anglais, ce qu'on ne peut guères regarder comme possible.

De leur existence mercantile dérive la Politique. La première s'est soutenue pendant que l'autre leur était défavorable, et ils se sont trouvés tout postés pour reprendre

celle-ci dès qu'un nouveau règne leur en a ouvert la voie. — On sent assez combien cette position est supérieure à toute autre et je n'ai pas besoin de dire que nous n'avons encore rien de ce qu'il faudrait pour espérer un jour de l'égaler.

Au reste les Russes peuvent aussi peu se passer de nos vins, de nos liqueurs, de nos étoffes, de nos frivolités, que nous de leurs matières premières. L'exportation et l'importation passent par des mains tierces; — les provisions respectives augmentent les prix; le nolis est à notre détriment; mais malgré cela, l'amour du luxe et le besoin feront toujours pencher de notre côté un bassin que Catherine II aurait entièrement vidé si la pratique avait pu s'accorder avec sa théorie plus ardente qu'éclairée.

Puisqu'il est bien démontré que les seuls liens utiles avec la Russie sont aujourd'hui inadmissibles — que pouvons nous donc avoir à démêler avec elle? — Quel autre mobile de notre intérêt direct, que sa manière d'être avec la Cour de Vienne? — Quelle autre rivalité que le contraste de nos offices avec son despotisme en Suède et en Pologne? — J'ôse penser que ses objets ne sont pas assez capitaux pour exciter tant d'antipathie chez Catherine II ni peut-être chez nous, tant d'attention et de prévoyance, surtout si l'on reconnaissait qu'il s'en faut de beaucoup que la Russie ait la consistance réelle, que son état précaire, ses succès passagers et sa prépondérance dans les pays faibles et à sa portée lui ont fait concéder si gratuitement.

En offrant ici mes actions de grâce les plus respectueuses sur la confiance dont j'ai été honoré lorsque M. le Duc de Choiseul m'autorisa de la part du Roi à employer jusqu'à cent mille francs par an pour une intelligence, et une autre fois trois mille ducats pour l'acquisition d'une pièce qui pouvait décéler les vues du Roi de Prusse, je dois dire que dans une Cour où la corruption a plus de prise que dans toute autre, malgré le double espionnage que les Russes savent exercer si habilement, un peu d'adresse et de combinaisons conduiraient à tous les résultats désirés. Mais je ne pense pas que le Roi doive sacrifier des fonds si considérables pour des notions qui lui sont secondaires et que la Cour de Vienne n'estime pas assez pour les acheter. Ce principe a retenu mes démarches commencées sous d'assez bons auspices, et j'y ai été confirmé par la crainte que la mauvaise réputation, sans doute très injustement attachée à mes chiffres, en me fermant les bons canaux, n'aboutit à me commettre à pure perte et à jouer l'argent du Roi, quoique je fusse bien sûr de ne pas le livrer pour des cartes et des Etats, comme cela a été pratiqué par un zèle malentendu.

Il nous serait bien plus essentiel de nous défendre nous-mêmes contre vingt, trente, quarante mille Roubles que ce cabinet est toujours prêt à répandre pour la moindre fantaisie, de donner à nos chiffres la bonne renommée que je crois qu'ils méritent, de persuader que leur interception est impossible; que toute tentative y échoue-

rait, et d'inspirer par là une confiance sans réserve dans les Ministres du Roi, qui pourraient alors distribuer avec succès une somme pareille, ou, suivant les occurences, plus forte que celle qui me fut accordée, pour en disposer. Mais il faudrait, selon moi, pour en faire usage, un motif bien puissant qui ne se présentera pas de sitôt et d'autres affaires que celles où une observation assidue, la connaissance des hommes et des choses, le rapprochement de quelques faits connus, avec les semi-preuves et le produit des rapports habituels et gratuits de ceux qui entourent les Russes, peuvent suppléer en quelque manière à des avis et à des communications absolues.

Je crois devoir passer sous silence l'armement que j'ai trouvé à mon arrivée ici, et la difficulté qu'il y a eû à écarter des prétextes inventés pour rompre toute correspondance avec nous. — Je me contenterai de dire un mot de la discussion sur la préséance, assez longuement traitée dans mes premières dépêches.

Les intentions de la Russie ont été trop à découvert, pour douter que d'après son principe captieux de ne céder ni ne disputer le pas, elle ne s'empresse de renouveler plus décidément ses prétentions d'abord, vis à vis de la France et si, ce qu'à Dieu ne plaise, elles acquéraient jamais du corps, vis à vis la Cour Impériale des Romains.

Je suis convaincu qu'en choisissant des Ministres d'un caractère égal à ceux du Roi dans la même résidence, la Russie envisagera les premiers fruits de sa gloire et l'exercice de sa vengeance dans des démarches publiques analogues à son systême secret. — Il lui sera

difficile de trouver des hommes capables de s'y porter avec autant de fermeté qu'ils y mettent de ruse et de methode; mais enfin il peut s'en rencontrer un, et alors un esclandre est inévitable. Si le Russe est plus chevaleresque que M. Ivan Czernichew, il aura vraisemblablement le salaire de sa témérité; mais la Cour de Russie le soutiendra dans tous les cas, et fera les actes les plus éclatants pour maintenir ses maximes.

S'il était permis de hasarder mon sentiment, j'oserais croire que pour peu qu'une rupture ouverte fut devenue imminente, il n'y aurait pas à hésiter à devancer les Russes, en rappelant les Ministres du Roi et de Sa Majesté catholique et ne reconnaissant plus leurs souverains que sous la dénomination de Czars, tandis qu'on pourrait animer la Cour de Vienne à tenir la même conduite plutôt que de perpétuer un titre abusif qui l'exposerait peut-être un jour à perdre elle-mème des prérogatives ravalées du moment qu'elles seraient communes à un autre Prince que le chef de l'Empire et l'héritier de la primogeniture de Charlemagne.

Si l'on avait suivi cette methode lorsque Catherine II refusa de fournir les reversales, je ne doute pas qu'en mâtant sa hauteur, on ne l'eût amenée à s'expliquer nettement sur la préséance, au lieu de contourner les expressions par lesquelles l'Esprit d'Elisabeth avait été ou avait dû être, d'en énoncer la cession. — Cette levée de boucliers de la Maison de Bourbon, la crainte de la voir imitée par d'autres Cours et favorisée par l'Empereur, eûssent été et seront encore plus la seule digue à opposer à l'audace effrénée de l'orgueil Moscowite.

Le partis que les autres Cours ont pris de ne plus s'envoyer que des chargés d'affaires, est la suite de la dispute relative au protocole des lettres du Roi. — La Cour de Russie a choisi des trois expedients proposés celui qui convenait le mieux à sa mauvaise humeur; il n'est pas naturel d'imaginer qu'elle molisse dans ses exigences ni qu'aucun tempéramment permette d'entretenir des Ministres caractérisés, ce qui, au fond, est assez indifférent, le Roi pouvant être également servi par un homme moins apparent.

Je n'y ai aucun intérêt; si j'étais accessible à la personnalité, la bonté que Sa Majesté a eû de m'honorer d'une lettre de créance qui m'établit Ministre en Russie dans son esprit (quoi que je ne le sois point en effet auprès du Prince, à qui je n'ai pas remis cette lettre), mettrait à couvert et mes convenances et ce qui est mille fois plus, le caractère de Plénipotentiaire dont j'ai l'honneur d'être en même temps revêtu auprès d'un autre Souverain. Mais je ne saurais dissimuler qu'un chargé d'affaires permanent et réellement Ministre sera toujours assimilé ici au Sécrétaire remplissant les fonctions ad interrim; ce qui lui enlevera bien des occasions de se produire et de se rendre utile. Les Membres même du Corps diplomatique contribuent par leur asservissement inconcevable à la Russie, et par les travers de leur petit Esprit, à avilir une profession qu'ils sont faits pour honorer et à marquer d'une façon humiliante, les nuances des rangs. — Je compte pour rien les désagremens personnels et les privations; un homme qui y serait sensible ne mériterait pas de servir le Roi. Mais il n'en est pas

de même des différences qu'un moindre état peut causer dans la situation politique. Par exemple, Mr de Panin ou le Vice-Chancelier feront valeter un chargé d'affaires et pour peu qu'il fut assez faible pour ne pas leur résister, il nuira à sa considération. Les Ministres en agiront mal avec lui; Mr le Prince de Lobkowitz lui marquera monis de confiance qu'à son collègue quelconque; s'il s'est écarté vis à vis de moi d'une rêgle qu'il eût pratiquée en dépit de mon emploi à Liège, et de la nature bien avérée de ma mission, j'ôse dire que je le dois autant à une sorte de crainte de mécontenter un homme qu'il estime et dont les plaintes l'embarrasseraient, qu'aux sentimens flatteurs qu'il lui accorde, sentimens qu'un autre serait peut être aussi heureux à lui inspirer, mais qu'il n'est rien moins facile de conserver. Il en est de même de tous les autres et je ne crains pas d'avancer que ce n'a été qu'en prenant sur eux l'espèce de supériorité qu'ils voulaient usurper, que je suis parvenu à les contenir dans les bornes convenables à tous.

Il est indispensable que l'homme du Roi soit en état d'étayer son allure extérieure par une dépense proportionnée, sans laquelle on finirait par le mépriser. — Je n'ai à cet égard qu'à temoigner ma plus vive reconnaissance sur les moyens décens qu'il a plu à Sa Majesté de m'accorder. — Je n'en ai pas eû plus d'agréments à la Cour; mais ma manière d'être s'est maintenue honnête, et même plus utile, en relevant en quelque façon celle des Secrétaires de Légations. — La naissance distinguée de plusieurs qu'on a vus ici et entr'autres de M. de Litala n'y aurait pas influé, le frère de Mylord Bu-

kingham ayant été réduit à quitter une place où l'on semblait vouloir le confondre avec les scribes de l'Ambassadeur d'Angleterre.

Je mettrais encore quelques considérations sous les yeux du Ministre du Roi, si je ne craignais d'abuser de sa patience sur un point où ma situation peut me faire paraitre suspect, quelque assuré que je sois qu'elle ne produit pas la persuasion où je suis que jusqu'a ce que les Cours de Russie et de France aient des Ministres tels que toutes les Cours les envoient, il est inutile que la deuxième en fasse presque la dépense, sans procurer à celui qu'elle emploie, la consistance et les avantages de l'Etat distinctif qu'elle lui donne. — Comme le départ successif des Ministres met incessamment en vue un nouveau chargé d'affaires, celui du Roi sera constamment placé sur la même ligne, pour le fond et pour la forme, de manière que j'ôserais penser qu'il suffirait d'accréditer auprès du Ministère de Pétersbourg, le consul général de Sa Majesté dont l'emploi est on ne peut pas moins laborieux et qui, joignant douze mille Francs à ses appointements, pourrait tenir une bonne Maison et, avec un sécrétaire ou chancelier, servir avec zèle et profit les deux départements; au lieu qu'un chargé d'affaires indépendant, aura besoin d'une somme assez forte, et ne sera ni mieux accueilli des Russes et à la Cour, ni plus initié que le Consul dans l'intimité des Etrangers. J'ajouterais que la dignité du Roi, la position de la Russie et de la France semblent exiger qu'on ne multiplie pas trop les êtres avec une Cour si peu disposée à nous marquer des égards et même à remplir les convenances.

Il ne me reste qu'à réclamer l'indulgence du Ministère du Roi sur ce faible essai de mon zèle, et à protester encore que la bonne foi et l'impartialité ont conduit ma plume, autant que ses encouragements ont animé ma franchise sans détour et sans autres prétentions que celle de me conformer à ses ordres, le résultat de l'Etude réfléchie que j'ai faite de cette Cour, de ce Ministère, de cet Empire et de ses habitants.

à St. Pétersbourg, le 7 avril 1772.

PS. L'esperance de trouver d'un jour à l'autre une occasion favorable pour faire partir le présent Memoire en trois cahiers, chacun sous la lettre A, n'a pas permis d'y faire des corrections sur les evenemens qui à sa date n'etaient rien moins qu'eclaircis. J'ose supplier le Ministère du Roi de vouloir bien se transporter au temps où il a été écrit, et de ne pas me savoir mauvais gré de le laisser subsister tel qu'il était. — Je devais appuyer mes réflexions sur les notions les plus vraisemblables dans ce moment là.

J'y ai joint un mémoire cotté **B**. sur les revenus de la Russie accompagné de deux pièces **C** et **D**. En outre un tableau général de l'armée et une ancienne répartition des troupes Russes cottés **E**.

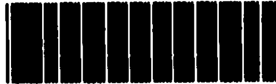
St. Pétersbourg, le 31 Juillet 1772.

Un grand nombre de fautes d'impression déparent malheureusement ce livre, nous n'en relevons que celles, qui altèrent le sens du texte. Nous constatons en même tems que tous les noms propres sont imprimés exactement tels, qu'ils ont été écrits par l'auteur.

---

p. 9	ligne	8 de l'assembler	lisez:	de rassembler
p. 12	„	22 rivale Deu —	„	rivale de Deu —
p. 14	„	9 sur	„	pour
	„	10 tous ces articles; ou	„	leurs articles et on
p. 15	„	24 sous des	„	sont ici des
	„	26 avancer	„	exercer
	„	27 exercés	„	connus
p. 16	„	6 et 7 privilèges très	„	privilèges sont très
	„	13 tient plus	„	profile plus
p. 35	„	12 de ses attachemens politiques	„	de son attachement et de sa haine politiques
p. 55	„	8 Bonnet. Comme	„	Bonnet — comme
p. 60	„	29 comme	„	connu
p. 74	„	26 l'amitié qu'elle a cru	„	l'amitié; elle l'a cru
	„	27 avec	„	à la suite de
p. 76	„	23 Elle	„	elle
p. 80	„	19 un colonel	„	au colonel
p. 89	„	22 se dirigeant	„	se dirigeaient
p. 90	„	dernière: la ville	„	la ville de Dantzick
p. 98	„	5 l'artillerie, le génie	„	l'artillerie, le génie etc.
	„	17 Obligés	„	obligée

Imprimerie de A. W. Schade à Berlin, Stallschreiberstr. 47.


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C042567771

